



Bonaventure Désperiers: Cirano de Bergerac

Charles Nodier

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Bonaventure Désperiers: Cirano de Bergerac

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec

ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression

"appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à

expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont

autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont

trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir

du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

HSr^

mM

GIRÀNO DE BERGERAC

rillS — IMPKIIIBUB XT UTH. DX MAOIAS SV IIHOO,

Bue Baillenl, 9 «t xx

BONAVENTURE DESPERIERS CIRÀNO DE BERGEAC

ParM, Cil, KODIÏR

DI L'ACàDIKII niMÇAI»

PARIS

LIBRAIRIE DE J. TECHE] <ER naee «la l, oatre, 11 ,

tf»t

BOMVËNTIIRE DESPERIERS.

WfKfa£ Eshommessont injustes et lare nom- ^^^ mée capricieuse. C'est un axiome de tous les temps , et j'aime à le rappeler pour la consolation des génies iTKompris i de notre àècle , qui ne sont pas satisfaits de la gloire qu'ils se composent à euxnmêmes

dans les réclames hypeiiwliques de leurs journaux. Ce n'est cependant pas d'eux que je me propose de parler aujourd'hui ,

2 BON AVENTURE DË^PERIËRS.

et j'ai pour cela des raisons à moi connues.

Ils sont trop difficiles à contenter.

Là première moitié du Xvi® siècle est

/ dominée en France par trois grands esprits auxquels les âges anciens et modernes de la littéf ëkttlrë n'ont pi^esqué rien à opposer. Ce sont ceux-là qui ont fait la lai^e de Mon^ taigne et d'Âmyot , la langue de Molière, de La Fontaine et de Voltaire, et il faut leur en conserver une reconnoissance étemelle.

Une langue qu'ils n'ont point faite, à la vérité , c'est celle que l'on parle à présent dans les livres incompréhensibles des génies ' incompris ; mais l'art est long, la vie courte, l'expérience difficile^ conmie dit Hippocrate, et on ne peut pas tout prévoir. Cette langue exc^[itrique , qui échappe à la logique et à la grânmire ^ étoit du nond)ré des choses imprévues , sinon des choses impodsobles.

Des hmcnoQès que }'ai indiqués ^ le prè-

' / mief , c'est Babekis ; le second , c'est Clément Abrot. V(Mlà une double proposition

BOIfAYEIIITCaE DE8PEIUKR8. 3

qui ne souffrira point de difficultés* Quant au trmsième, je tous le dcenne en dix, je vous le (k>nne en cent , je tous le donne en mille; tous ne le trouverez pas, car les distributeurs officiels de

hautes réputations ne lui ont pas délivré de brevet , et c'est tout au plus si les biographes daignent lui accorder un misérable certificat de vie.

Il s'appeloit BoNAVEirruRE Desperiers, et Bonaventure Desperiers n'est , sous aucun rapport f inférieur aux deux autres. La préé* imnence est une question de goût ou de sentiment que je ne m'aviserais pas de dé^ eider, mais quel que soit celui des trois auquel on en décerne Fhoraieur , on ne se trompera pas de beaucoup. Je me rangerai volcm tiers du côté de ceux qui regarderont Bonaventure Desperiers comme le talent \^ le plus i^f , le plus original et le plus {M*- . quant de son époque; mais cette ofmiiona , besoin d'être appuyée sur des faits , et , dans ce qui me reste à dire de cet ingénieux écri-

Al '

tain , presque tous les faits sont nouveaux.

C'est le seul genre d'intérêt que puisse offrir cette notice aux lecteurs qui ne s'occupent pas spécialement de notre histoire littéraire.

Nous ne manquons pas de détails , plus bu moins exacts, sur la vie de Clément Marot , de Cahors , et sur celle de François Rabelais, de Chinon. Quant à Bonaventure Desperiers, la seule chose que nous sachions positivement de lui , c'est son nom. Cette notion doit même avoir été fort équivoque pour le savant jésuite Mersenne , qui ne l'auroit pas appelé Ferez , en françois , et Peresius dans son excellent latin , si la vé* ritable orthographe lui avoit été plus familière. L'époque et le lieu de sa naissance présentent bien d'autres difficultés. S'il est mort à trente-sept ans , commie le prétendent nombre d'écrivains contemporains , il

n'est pas né sur la fin du xv^e siècle , comme le prétend mon ami M. Weiss, qui le fait

mourir en 1544 ; et s'il est né à Aruay-le- Duc en Bourgogne , ainsi que Tavanee le même biographe , il n'étoit ni de Bar[^]sui[^] Aube en Champagne , comme le pense L[^] Croix du Maine, ni d'Embrun en Dauphiné, ' comme le veut Guy-Allard, qui l'appelle Périer. Il n'y a pas , dans toute la république des lettres, un écrivain plus difficile à baptiser*

L'opinion de Ma Weiss , qui a suivi celle de l'abbé Goujet , est d'ailleurs la plus probable. Dolet qui étoit l'ami de Desperiers , et que des rapports d'âge , d'études et de sentimens , avoient dû faire pénétrer dans tous ces secrets de son histoire , si embarrassans pour nous, l'appelle Eutychum (Bonaventure) de Perium, Ueduum poetam.

Il est vrai de dire cependant qu'Uedua s'est dit pour la ville d'Autun elle-même , comme pour TAutunois, et ce seroit là une qua»

trième hypothèse à débattre avec les autres. On n'en finiroit pas.

6 BONAVENTURE DESPERIERS.

Tout ce qu'on sait de la première jeunesse de Desperiers , c'est qu'elle avoit dû être fort studieuse , ou bien que Desperiers étoit organisé de manière à profiter en peu de temps et avec beaucoup d'éclat de quelques études superficielles effleurées entre deux plaisirs. C'est une grâce d'état que la Providence des gens d'esprit accorde quelquefois aux mauvais sujets. Mais nous

informe en effet qu' Bonaventure Desperiers avoit mis au net, de sa {Hrq}re main»

le premier tome des Commentarii linguæ latinæ et Dolet n'étoit pas homme à confier ce travail à un humaniste du second ordre. Desperiers ne persista cependant pas long-temps dans ce genre d'occupations sérieuses , lui qui avoit pris pour devise :

Liberté. U n'avoit nul souci de gloire , et il se connoissoit assez en bonheur pour ne pas mettre son bonheur dans une vaine réputation littéraire. Personne n'a poussé plus loin le dédain de la puldi-

cité et du bruit jmisqu'il m'importe paa uii»

page imprimée de son vivant, à laquelle il ait attaché son nom.

Le temps de la mort de Bonaventure Desperiers n'est pas plus facile à déterminer que celui de sa naissance. Ce qu'il y a de certain , c'est que cet événement n'est pas antérieur à l'année 1639, où le poète écrivait, dans un rythme gracieux dont il est l'inventeur, son journal Voyage de Lyon, à Vau de Notre-Dame et qu'il n'est pas.

postérieur à l'année 1544, où Antoine Du Moulin donna l'édition posthume de ses Œuvres, sans entrer d'ailleurs dans les

moindres détails sur les circonstances et sur les causes d'une catastrophe si tragique. Nous apprenons tout au plus d'Henri Estienne que Bonaventure Desperiers se perça de son épée dans les accès d'une fièvre chaude ou d'un désespoir furieux, et quelques mémoires plus poétiques insistent sur les particularités de ce suicide avec toute

8 BONATENTURE DE[^]ERIER.

l'assurance d'un témoignage oculaii^{*e}. Les uns rapportent qu'il se précipita sur la pointe de son arme , et qu'elle le traversa de part en part jusqu'à la garde ; les autres ajoutent qu'il déchira sa blessure de ses mains , et qu'il en arracha ses entrailles , comme Caton. A l'existence près de Bonaventure Desperiers, tout devant rester équivoque dans son histoire , Prosper Marchand doute même du fait principal , «t , comme il a voulu justifier son auteur favori d'impiété , il ne tient pas à lui de l'absoudre , aux yeux de la postérité, d'un horrible attentat sur lui-même. Dans les embarras d'une pamlle biographie, il reste certainement beaucoup de choses à deviner , et l'on ne peut tenter d'y être instructif sans s'exposer à être téméraire[^] — In re parum nota conjecture liceU —

Osons donc conjecturer, puisqu'il le faut,

que Bonaventure Desperiers étoit, vers

[^] 1 536 , un jeune homme de sang noble , d'é-

ducation distinguée, de manières brillantes, qui se faisoit remarquer surtout par cette indépendance de pensées si favorable au succès des ouvrages d'imagination , et à laquelle on ne pouvoit refiuser alors les honneurs du courage. Il fondonoit en effet , avec [^] Rabelais et Marot , cette école de scepticisme railleur, qui produisit long-temps après Fontendle et Saint-Evremont , puis ce formidable esprit de Voltaire qui a renversé tout l'édifice patient et laborieux de la civilisation à coup de marotte. Ce n'est pas sous ce rapport que Desperiers m'intéresse, et que j'ai tenté de réhabiliter sa mémoire oubliée. Je rends volontiers justice au talent partout où il se trouve, et même quand il accomplit la funeste mis-

sion de détruire; mais la mission du génie est de conserver, quand il est venu trop tard pour créer encore.

Quoi qu'il en soit , c'est probablement à ce caractère particulier de son esprit que JBonaventm*e Desperiers fut redevable de la

&veur d'une grande princesse dont les J^«miers penchons inclinant vers un soep<ticisme absolu, et qui fimttoutefds , comme tant d'autres incrédules , par mourir dans les visions ascétiques de la mysticité. Marguerite n'avoit encore que quarante-cinq ans, et on sait qu'aussi savante que belle, elle aimoit à réunir dans sa cour les hommes les plus distingués de son temps. Marot avoit été son valet de chambre pendant plusieurs années, et depuis 1630 seulement, elle avoit senti Tin^possibilité de le défendre contre ses nombreux accusateurs , sans se compromettre ou se perdre elle-même.

Bonaventure Desp^riers le remplaça au même titre , et jouit de la protection doQt on n'osoit plus couvrir son imprudent ami.

Le palais reprit son éclat , sa gaieté , ses veillées et ses fêtes. Les muses y rentrèrent comme dans leur temple à l'appel de leur dixième sœur, et sous les auspices d'un de leurs plus brillans favoris. Marot y repa-

BON AVENTURE DfISKRIERS. 11

roïsoit de temps à autre , dans les rares intervalles que lui laisioient des persécution trop souvent méritées. Deux jeunes g^s de grande espérance, qui terminoient à Paris d'éclatantes études , et qui devoient conserver à De^riers une amitié bien fidèle, y apportoint en tribut les fruits d'une verve précoce dont

toutes les pro^ messes n'ont pas été tenues. G'étoit Jacques Pelletier du Mans, l'audacieux grammairien ; c'étoit le précepteur des belles Sey*mour, Nicolas Denisot, plus eomm depuis sous la maussade anagranune du conte (VAUinok. Nous ne parlons ici que des personnages célèbres de l'époque àatii le nom doit nécessairement se retrouver dans la sidte de notre notice.

Les soirées de Marguerite ne ressem- Moient pas aux soirées vives et turbulentes du XIX® siècle. La danse n'etcMt pas encore en honneur comme elle l'est aujourd'hui.

Le jeu n'occupoit que les personnes d'un

12 BO^AVENTUKË DESPERIEKS.

esprit peu élevé. Les belles dames pre* noient plaisir à entendre jouer du luth, ou , ainsi qu'on le disoit alors , du tue et de la guiterne, par quelque artiste habile, et Desperiers excelloit à jouer du luth , en s'accompagnant de sa voix. Il est presque inutile de dire qu'il ehantoit ses propres vers, et qu'il les improvisoit souvent. Ces fêtes rappeloient donc quelque chose du temps des troubadours et des ménestrels dont le souvenir vivoit toujours dans la mémoire des vieillards. Un autre genre de divertissement s'étoit introduit en France dès le règne de Louis XI, et faisoit le charme des veillées : c'étoit la lecture de ces nouvelles , quelquefois intéressantes et tragiques , presque toujours galantes et licencieuses , dont il paroît que Boccace avoit puisé le goût à Paris. Marguerite y fijurnissoit quelque chose pour sa part , et sa part est facile à reconnoître , quand on a fait quelque étude de son style; Pelletier, Denisot , Des-

M^itfHMHaH

BONAYENTURE DESPERIERS. 13

periers surtout , concouroient à cet agréable amusement avec toute l'ardeur de leur âge et toute la vivacité de leur esprit « Boaistuaui et peut-être Gruget ^ qui sortoient à peine de l'adolescence , tenoient tour à tour la plume, et nous avons à ces scribes fidèles l'obligation d'un livre charmant, dont je ne tarderai pas à nommer le véritable auteur.

Vers la fin de l'an 1 538 , ou au commencement de 1 539 , cette agréable société fut dissoute par un événement qui n'est pas bien expliqué. Les chants avaient cessé.

Desperiers, long-temps errant, se réfugioit à Lyon , écrivoit ses derniers vers , et disparessoit tout à coup du monde littéraire, où son nom ne reparoit plus qu'en 1 544 , avec l'édition posthume de ses ouvrages.

Constant dans une noble amitié^ il adresse à Marguerite les touchans adieux de sa muse , et il est facile de s'apercevoir , à la dernière strophe de son Voyage , que

14 BONATBIITURE DESKRIERS.

Marguerite devoit avoir le secret de son amie et de ses chagrins :

Retirez-vous, petits vers mistes (mêlés) A seureté, sonbz les couleurs De celle dont (quand estes tristea) L'espoir apaise vos douleurs.

Si Ton se reporte à l'époque où Desperiers composoit l'agréable voyage dont j'ai parlé on n'aura point de doute sur

Tdiyjet et la nature de ses inquiétudes. Le Cym[^] balum Mundi, dont il sera question plus tard , avoit paru en 1 637, et il avoit été aussitôt poursuivi avec une violence dont presque aucune prohibition littéraire n'offre l'exemple. Jehan Morin , l'imprimeur , étoit en prison; l'ouvrage étoit saisi et presque anéanti ; l'auteur pouvoit être déjà nommé dans quelques-unEl des aveux qu'arrachoit la torture. S'étoit-il rendu à Ly(m pour donner ses derniers soins à la réimpression exécutée en 1638 par Benoist Bonyn , ou , ce qu'il est plus naturel de pré*

BofrAVENTURE DESKAIËRS. IS

gumer , u'avoit-il d'autre but que de la détruire ? Tout cela est fort incertain , mais les conséiq[uences d'une pareille position se déduisent[^] plus naturellement. L'anonyme étoit reconnu , Mai[^]erite elle-même étoit compromise, et Desperiers se tua. Cet événement ne doit pas être postérieur à l'an 1639.

H n'est pas possible d'oubliel[^] nulle part , en poursuivant cet examen, que toute la destinée de Bonaventure Desperiers est marquée d'un sceau fatal d'incertitude et d'ouM. Ce qu'il y a de plus positif dans la vie d'un écrivain , ce sont ordinairement ses écrits [^] et les moindres écrits de Bonaventure Desperiers sont enveloppés d'un profond mystère auquel il paroît av(Hr pris plaisir lui<mdine. Homme du monde bien plus qu'il n'étoit homme de lettres , et homme de lettres, seulement parce qu'il étoit homme du nlonde, il ne se résout à publier quelques écrits qu'en 1 537, et il garde

NO

1 6 BONAYËNTURE DESPERIERS.

avec soin le voile de l'anonyme qu'il avoit quelquefois intérêt à ne pas laisser soulever. On ne sauroit lui contester l'Apologie de Marot absent, imprimée dans le recueil des Disciples et Amis de Marot, Lyon, Pierre de Sainte-Lucie, sans date, mais certainement en 1537, puisque cette pièce y est attribuée à Bonaventure, valet de chambre de la royne de Navarre, par un éditeur qui ne pouvoit se tromper sur les différents collaborateurs de son recueil. La réticence du nom de famille est probablement imposée par quelque circonstance particulière, et la persécution exercée dès lors contre Desperiers est très suffisante pour l'expliquer. Dans la réimpression de Paris, publiée en 1539, Bonaventure est écrit Bonadventure avec une intention sensible de déguisement, et La Monnoye, à qui appartenait mon exemplaire se croit obligé de marquer à la marge qu'il s'agit ici de Desperiers. Le nom de Desperiers, Yimpiiissimus

nebulosus de Voetius, étoit donc déjà proscrit ; ses meilleurs amis ne le rappeloient pas sans crainte, et, selon toute apparence, les poursuites de la justice avoient eu leur dernier résultat. Desperiers étoit en fuite, n'étoit probablement mort.

C'est aussi en 1537 que paroissent trois autres pièces que les vieux bibliothécaires du XVI^e siècle attribuent à Desperiers. La première est le Valet de Marot contre le Sagon y petit chef d'œuvre de verve satirique et bouffonne, qui ne peut être que de Desperiers, puisque les bienséances de la modestie ne permettoient pas à Marot de le composer ; la seconde est la Prognostication lion des Prognostications, par M. Sarcch morosy secrétaire du ray de Cathay, boutade pleine de sel et de philosophie contre un genre de charlatanisme, alors fort accrédité, auquel Rabelais avoit porté

les premiers coups quatre ans auparavant dans la Prognostication Pantagrueline. Cette face-

18 BONAVENTURE DESPÉRIERS«

tie , qui est omise par M. Barbier et que M. Brunet indique sans nom d'auteur, n'en est pas moins rouyi*age authentique de Desperiers, puisque Du Moulin Ta réimprimée dans l'édition de 1544, où il n'est rien entré d'apocryphe. La troisième est la traduction de l'Andrie de Térence et du Traité dës Quatre Vertus Cardinales, selon Sénecque y dont on ne connolt plus qu'une édition de 1555, Lyon, in-8^, qui est d'une grande rareté, mais bien moins rare, à coup sûr, que celle de 1537^ indiquée par M. Weiss et M. Barbier, et dont l'existence m'est démontrée. Une question singulière s'élève cependant ici : Comment cette traduction de l'Andrie a-t-elle échappé à son ami Antoine Du Moulin, qui publia ses Œuvres , et qui a recueilli le poëme des Quatre Fer^ tus? Quelque circonstance particulière, dont nous ne pouvons plus rendre raison , ' auroit-elle enveloppé cet invisible volume dans la proscription du Cymbalum Mundi ?

MNAVENTURE DfIS^ÉRIERS. 19

Les questions de oe genre se présentent souvent, comme on sait> dans l'histoire de Bonaventure Desperiers.

Malheureusement pour Desperiers , toutes ses productions n'étoient pas de nature à défier la censure ecclésiastique , alors si puissante, comme les innoceni^ opuscules dont nous venons de parler. Dans cette année féconde en travaux ingénieux , il pu-Mioit encore ou laissoit publier le Cymbor lum Mundi, le plus célèbre de tous ses ouvrages. S'il faut en croire Nicolas Gatherinot, dont le témoignage de médiocre valeur a cependant été accueilli

par Beyer et par Vogt, la première édition de ce livre fameux sortit des presses de Bourges. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette édition n'a jamais été vue par Gatherinot lui-même, qui en convient, et on est fort autorisé à la tenir au nombre des livres imaginaires. L'édition reconnue, jusqu'ici, comme originale, fut donnée à Paris par un pauvre li-

âO BONAVENTURE DESPEKIER.S.

braire nommé Jehan Monii, et détruite avec tant de soin qu'on n'en connoissoit plus que deux exemplaires au commencement du XYiii® siècle, celui de la Bibliothèque du Roi, et celui du savant Bigot; le premier a disparu depuis long-temps; le second, qui avoit passé de la bibliothèque de Gaignat dans celle de La Vallière, et qui avoit été acquis pour le roi, si mes souvenirs ne me trompent, ne se retrouve, dit-on, pas plus que l'autre. On ne sauroit donc où reprendre une de ces éditions originales du Cymbalum y si Benoist Bonyn ne Favoit réimprimé à Lyon en 1538, et les exemplaires en sont devenus si rares aussi, qu'ils se réduisent probablement à deux, celui ^ de la Bibliothèque du Roi et le mien, qui provient de l'élégante collection de Girardot de Préfond. Le premier est enrichi d'une requête de Jehan Morin, facsimilé fait avec som, qu'on attribue à Dupuy; et ce précieux volume a été lui-même égaré pendant

BONAYENTURE DESPERIERS. 21

vingt ans, au milieu des innombrables richesses du magnifique dépôt dont il fait partie, mais où il étoit inutilement cherché, dans ces derniers temps^ par les curieux. Jamais fatalité plus obstinée ne s'est attachée à la réputation d'un auteur et de ses écrits. Un tel livre ne pouvoit cependant jpas se perdre abso-

lument.. Prosper Marchand le réimprima en 1711, avec une préface apologétique dont l'objet est fort singulier.

Prosper Marchand , savant honnête d'ailleurs, et qui se connoissoit merveilleusement en livres, n'étoit pas doué d'un esprit de critique fort pénétrant ; comme le vieux bibliothécaire Du Verdier, il n'avoit vu dans l'ouvrage de Desperiers qu'un badinage ingénieux, à la manière de Lucien, et il prend à tâche de prouver que le reproche d'impiété fait au *Cymbalum Mundi* n'est fondé sur aucune raison plausible , ce qui prouve seulement que Prosper Marchand ne savoit pas lire le *Cymbalum Mundi*. Voltaire

22 BOIVAVENTURE DESPERIERS.

adapta plus tard la même opinion , et ceci prouve autre chose , c'est que Voltaire ne Tavoit pas lu. L'idée qu'un homme d'esprit du XVI^e siècle avoit jugé à propos d'écrire un volume de persifflages contre les dieux de la mythologie, et de jeter du ridicule sur Jupiter et sur Mercure en l'an de grâce 1537, peut passer pour une des fantaisies les plus bizarres qui soient jamais entrées dans la tête des savans. Dans Prosper Marchand , c'est la vision d'un pédant épris de l'auteur qu'il publie. Dans Voltaire, c'est le paradoxe d'un spirituel et admirable étourdi.

Voltaire , qui étoit tout dans son siècle ^ si ce n'est peut-être physicien, naturaliste,, linguiste et grammairien , ne jugeoit guère les écrivains de la Renaissance dont le nom lui étoit parvenu, que sur la foi de leurs déniers éditeurs. Le petit livre de Desperiers étoit de tous les écrits de cette époque, celui qui alloit le mieux à son esprit et auquel il devoit plus de sympathie ; car ce livre ^

BONAVENTURE TITRE DESPERIERS. 23

il Tauroit fait lui-même deux cents ans plus tôt ; mais il falloir lire quelques pages WelcheSy et cela répugnait à ses habitudes.

Il aimait mieux s'en rapporter à ce bon M. Le Duchat qui trouve le (7t/m6a/tim inintelligible, et à ce bon M. Goujet qui le trouve ennuyeux. M. Le Duchat avait la compréhension obtuse, et M. Tabbé Goujet n'était pas facile à amuser. Le Cymbalum Mundi ne serait en effet qu'une imitation tout à fait servile de Lucien, qu'il faudrait le citer encore comme un des chefs-d'œuvre de langue du xv^e siècle. On va voir que c'en est toute autre chose.

Le Cymbalum Mwidi reparut dans une.

édition plus soignée en 1732, avec la préface de Prosper Marchand et des notes de La Monnoye, qui était mort depuis quelques années. Cette circonstance explique assez bien comment il se fait que ces notes ne soient pas plus nombreuses, et que cette édition ne soit pas meilleure. La Monnoye ne s'é-

24 BONAVENTURE BESPÉRIERS.

était occupé du Cymbalum Mundi qu'en passant et à l'occasion de son édition des Contes et nouvelles Récréations du même auteur. Une lecture plus réfléchie, des études moins superficielles auraient produit, sous sa plume, un excellent travail dont il était certainement plus capable qu'un tout autre, et il ne nous resterait rien à dire sur cette matière, s'il l'eût approfondie au lieu de l'effleurer. Il l'a malheureusement laissée toute neuve, soit qu'il n'ait jamais trouvé l'occasion de s'en occuper avec plus de détails, soit qu'il ait craint, avec quelque raison, d'aborder au vif une discussion alors irritante et dangereuse. Plusieurs de ses notes prouvent que la clef du Cymbalum Mundi ne lui avait pas échappé, et cette clef n'échapperait aujourd'hui à personne, car elle est

cachée dans le plus simple de tous les artifices,, c'est-à-dire dans l'anagramme. On concevrait même h peine que Desperiers eût dissimulé s(m secret sou3 un voile si lé-

BONAYENTURE DESPEHIERS» 2S

ger, si Tanagramme avait été aussi vulgaire de son temps que du nôtre , et il est vrai de dire qu'on cite peu de livres remarquables où elle ait été employée avant lui, comme le Pantagruel d'Alcofribds N osier ^ masque transparent de François Rabelais. Mais ce n'étoit pas un nom que Bonaventure Desperiers s^étoit avisé de cacher dans l'ar nagranune : c'étoit une idée , et il reste encore à savoir si la justice elle-même avait de* viné le mot de cette énigme, car l'arrêt du 7 mars ISS?, avant Pâques , seul document subsistant de Taccusation et de la poursuite, n'a pas pris la peine de nous en informer.

Or, il n'y a rien de plus significatif: le livre est adressé par le prétendu traducteur,, Thomas Du Clenier^ à son ami Pierre Tryocan, c'est-à-dire, par Thomas l'Incrédule à Pierre Croyant ; cette traduction ne laisse pas le moindre doute sur le véritable motif de l'écrivain , et il est assez évident qu'il s'agit ici de l'incrédulité de Thoihas et de la

croyance de Pierre, qui n'ont certainement rien à démêler avec les superstitions suran^ nées de la mythologie. C'èlt la raillerie de Lucien et d'Apulée, j'en conviens, n^aïs elle a changé d'objet.

Il est vrai que toutes les éditions portent Thomas Du C levier , et non pas Thomas Du Clenier, sans en excepter l'édition invir- sible de 1537, si la réimpression de 1732 l'a suivie fidèlement et à une lettre près ; mais est-il besoin de dire que le v consonne s'écrivait , en 1 537, comme Vu voyelle , et que la figure de la

lettre u et celle de la \eU tre n, qui se confondent si facilement dans notre écriture cursive, étoient plus sujettes encore à se confondre dans l'impression go^ thique ? Le manuscrit seul de Desperiers pourroit éclaircir cette question , mais cela est assez inutile à vérifier. Tout le monde sait que la suppression ou la mutation d'une lettre étoit un des privilèges de l'anagrammie.

Je me sens arrêté par une autre difficulté

au moment de continuer cette notice. Je suis éditeur de la petite découverte dont je viens de pafler , et qui s'est refusée , je ne sais comment , aux secrètes investigations de La Monnoye , si patient et si subtil à débrouiller des anagrammes , mais je n'en suis pas propriétaire. Bien qu'elle ait com* blé mon esprit d'une douce satisfaction à Fâge de quinze ans , je ne me suis pas précautionné d'un brevet d'invention pour l'exploiter à mon aise , et je n'ai aucune envie d'en dérober l'honneur à M. Éloi Johan-^ neau , qui l'a faite de son côté. M. Éloi Johanneau est sans doute assez riche de son propre fonds pour me faire avec plaisir Taumône de cette obole bibliographique^ qui ne représente guère phis de valeur que l'explication d'une charade ou d'un r^us, et je ne crois pas avoir à redouter de sa part la moindre réclamation ; mais il ne faut pas oublier que nous vivons sous l'em^ pire d'une littérature essentiellament pro^

28 BONAYENTURE DESPEHIERS.

cessive , qui a transporté au Parnasse l'autre odieux des Chiquanous. C'est pourquoi je me hâte de me prémunir contre un soupçon de plagiat dont le méchant état de mes affaires pécuniaires ne me permettroit pas pour le moment de me défendre en justice , et je reconmiande humblement cet exemple modeste aux

honnêtes, gens peu versés dans la pratique, jipi'une passion funeste a entraînés comme moi dans la carrière des lettres. L'idée est devenue une denrée si rare, qu'on a été obligé de la mettre, comme la Toison d'Or, sous la protection de certains dragons qui n'ont garde eux-mêmes d'y toucher. Le plus sûr est donc de suivre une méthode prudente, qui s'est fort accréditée de nos jours, et de n'écrire que des choses qui ne ressemblent à rien du tout.

L'imitation de Lucien est si sensible d'après le CynU^alum Mundi, qu'il n'est pas étonnant qu'elle ait trompé Prosper Marchand

BONAYENTUHE DESPERIERS. 29

sur le fond du sujet. Pour se rendre on compte exact de l'idée que Desperiers a voulu cacher sous ces formes de fantaisie, il faut se décider à recourir à l'analyse et entrer dans quelques détails. Ce soin ne sera peut-être pas entièrement inutile. Il y a si peu de personnes qui lisent, et parmi les personnes qui lisent, il y en a si peu qui aient lu le Cymbalutà Mundi !

Le premier dialogue est à quatre personnages, mie hôtesse comprise. Mercure descend à Athènes, chargé par les dieux de différentes commissions, et entre autres choses, de faire relier tout à neuf le livre des destinées, qui tomboit en pièces de vieillesse. Il entre au cabaret où il s'accoste de deux voleurs qui lui dérobent son précieux volume, pendant qu'il est allé lui-même à la découverte pour voler quelque chose, et qui en substituent un autre à la place, € lequel ne vaut de guère mieux. > Mercure revient, boit, et se dispute avec

30 BONÂVENTURÉ DÈS^ERIÊRS.

ses compagnons, qui l'accusent d'avoir blasphémé et le menacent de la justice , « parce qu'ils peuvent lui amener de telles gens qu'il vaudroit mieux pour lui avoir à faire à tous les diables d'enfer que au moins d'eux. » Ces deux drôles s'appellent Byrphanes et Curtalius , et La Monnoye étoit reconnoître sous ces deux noms les avocats les plus célèbres de Lyon , Claude Rousselet et Benoît Court. Quoique le grec et le latin se prêtent assez bien à cette hypothèse d'étymologie ou d'analogie, elle est certainement plus hasardée que les hypothèses du même genre qui sont fondées sur l'anagramme , et cependant je n'hésiterois pas à l'admettre. L'idée de mettre le dieu des voleurs aux prises avec deux avocats qui s'emparent du livre des destinées pour le remplacer par le bouquin de la loi ; qui font ensuite à ce dieu , qu'ils ont reconnu d'abord, un procès en sacrilège, et qui parviennent à lui faire redouter à lui-même les

BONAVENTURE BESPÉRIERS. 31

suites de son impiété, cette idée, dis-je, est tout-à-fait digne de Despériers , et je serois désespéré qu'il ne Teût pas eue ; mais c'est une conviction qu'on ôteroit difficilement de mon esprit.

Prosper Marchand imagine que le second dialogue est transposé, et qu'il devoit suivre le troisième , qui pouvoit en effet se rattacher immédiatement au premier; mais Prosper Marchand se trompe. Ce second dialogue est un entr'acte , un véritable intermède, dont l'action se passe entre le premier et le troisième. Mercure volé ne s'est pas aperçu d'abord du larcin qui lui avoit été fait; il sortoit de l'hostellerie du Charbon blanc , où il avoit bu un vin exquis ; c'étoit la veille des bacchanales , il étoit presque nuit , et puis tant de commissions qu'il avoit encore à faire lui bloient si fort l'entendement qu'il ne sçavoit ce

qu'il faisoit. > Il a donné au relieur un livre pour l'autre sans y prendre garde , et

. 32 BONAYENTfJRE DESPERIERS.

c^st en attendant son livre qu'il s'amuse à parcourir Athènes, dans la compagnie de son ami Trigabus. Parmi les bons tours qu'il a joués autrefois aux habitans de cette ville classique de la sagesse , il en est un qui a produit de graves résultats. Pressé par eux de leur céder la pierre philosophale qu'il leur avôit fait entrevoir, il a mis la pierre en poudre et l'a ainsi semée dans l'arène du théâtre , où ils n'ont cessé depuis de s'en disputer les fragmens. Il n'y en a cependant pas un qui en ait trouvé quelque pièce , quoique chacun d'eux se flatte en particulier de la posséder tout entière. C'est ici , selon Prosper Marchand , une raillerie des chimistes , c'est-à-dire de ceux qui cherchent la pierre philosophale^ et c'est en effet le sens propre d'une métonymie dont Desperiers n'a pas pris beaucoup de peine à cacher le sens figuré.

Qu'est-ce en effet , selon lui , que cette pierre philosophale ? c C'est' Tart de rendre

BONAVENTURE DESPERIERS. 3S

raison et juger de tout , des ieulx , des champs ély séens , de vice et de vertu » de vie et de mort, du passé et de Tadvenir.

L'ung dict que pour en trouver il se fault vestir de rouge et de vert , Tautre dict qu'il vauldroit mieulx estre vestu de jaune et de bleu. — L'ung dict qu'il fault avoir de la chandelle , et fût-ce en fdein midi ; l'autre tient que le dormir avec les femmes n'y est pas bon. » Nous voilà bien loin du grand œuvre des alchimistes. Et qu'importe leur vaine science à l'auteur du Cymbalum Mundi?

La pierre philosophale de Désperiers, c'est la vérité, c'est la sagesse révélée ; tranchons le mot, c'est la religion, et cette allégorie impie est si claire, qu'elle ne vaut presque pas la peine d'être expliquée ; mais si elle laissoit quelque doute , l'anagramme l'éclairciroit ici d'une manière invincible. Quels sont ces hommes opiniâtres qui contestent entre eux la possession du trésor imaginaire ? Ce ne sont vraiment

31 BONAVENTURE DESPÉRIERS*

pas des alchimistes. Ce sont des téologiens. C'est ' Cubercus ou Bucerus , c'est Rheilus ou Luthenis , les deux chefs , di* visés en certains points , de la nouvelle ré* forme ; c'est Drarig ou Girard, un des écrivains médiévaux de la communion romaine.

Tout ceci est d'une évidence qui devroit frapper La Monnoye , mais La Monnoye se contente de le faire deviner , sans le dire point à point. L'antiquité n'a certainement point de fiction plus vive et plus ingénieuse*. Ajoutons qu'elle n'en a point de plus claire et de mieux exprimée.

Le troisième dialogue est moins important, mais il est délicieux. Mercure a reporté dans l'Olympe le prétendu livre des destinées, si méchamment renversé par les Instiutes et les Pandectes. Jupiter vit de renvoyer le messager céleste sur la terre pour y faire promettre , par écrit public , une récompense honnête à la personne qui aura trouvé < icelui livre^ ou qui en saura

BOÏAVENTÛRE BÊSPÉRIERS. 32

aider une nouvelle. — Et par mon serment, je ne sçais comment ce vieil homme n'a honte ! Ne j'aimeroit-il pas avoir vu autrefois dans ce Livre (auquel il connoissoit toutes choses) ce qu'il devoit

devmir? Je oroy que sa lumière Fa éUouy ; car il £illoit bien que cestuy accident y fih prédit ,{ aussi YÀen que tous les aultres, ou que le livre fiiit faulx. > -^ Une fois ce gros mot lâché , Desperiers ouUie son sujet , et le reste du dialogue n'est plus qu'une fantaisie de poète » mais une fantaisie à la manière de Shakespeare ou de La Fontaine, dont la première partie raj^Ue les plus jolies scènes de la Tempête et du S(mge d'tme mdt (tété, dont la seconde a peut-être ins]^ un des exceW lens apologues du fabuliste inmiortel. Il £siut relire dans l'ouvrage même, pour cœprendre mon entfaouâasme, et« si je ne m'abuse, pour le partager, la chartnante idyUe de Célia vai\$êcue par l'Amour^ et les éloquentes doléances du Cheval qui parle.

36 BONAYENTURE DEBPERtERS.

L'idée de faire parler des animaux avoit mis Desperiers en verve. Son quatrième dialogue, qui n'a aucun rapport avec les autres , est rempli par un entretien entre les deux chiens de chasse qui mangèrent la langue d'Actéon, et qui reçurent de Diane là faculté de parler. Les raisons dont Panphagus se sert pour se dispenser de parler pamû les hommes , contiennent les plus parfaits enseignemens de la sagesse , et , quoique n étant que d'un simple chien, elles méritent toute l'attention des philosophes. Il faut remarquer aussi dans ce dialogue la jolie fiction des Nouvelles re^ çues des Antipodes , où la vérité menace de se faire jour par tous les points de la terre, si on ne lui ouvre une issue libre et facile. C'est une de ces inventions familier res au génie de Desperiers ^ comme la vérité disséminée en poudre impalpable dans l'amphithéâtre, comme le livre délabré des lois humaines substitué au livre plus delà-

BON AVENTURE DESPERIERS. 37

bré encore des lois divines , et la moindre de ces idées auroit fait chez les anciens la réputation d'un grand honune.

Il est donc trop prouvé aujourd'hui que l'ouvrage de Desperiers méritoit réellement le reproche d'impiété qui lui a été adressé par son siècle , et qu'il s'étoit bien attiré des persécutions que rien ne justifie d'ailleurs , car rien ne peut justifier la persécution. Il est fort douteux que Dieu éprouve jamais le besoin de se venger des folles insultes des hommes ; mais il est suffisamment démontré aux esprits sensés que la société n'est pas investie du droit de venger Dieu. Cette conviction est trop universellement répandue à l'époque où nous vivons , -pour qu'il soit nécessaire de l'affermir par des raisonnemens ; on peut seulement regretter qu'elle soit plutôt le résultat de l'indifférence que celui de la réflexion.

Abstraction faite du scepticisme effréné de Desperiers , de son ironie et de ses sa-

38 MNAVKIITURE DESFERIBRS.

casmeSt son titre est digne de {dus de réputation qu'il n'en a conservé. A l'époque où il parut, notre littérature ne possédoit rien d'un style aussi pur et d'un tour aussi délicat. C'est un précieux texte d'une langue dont la réimpression se fait favorablement accueillie des gens de lettres , car celle de Prosper Marchand et celle de La Monnoye ont cessé d'être communes dans le monde, et l'ingéieux chef-d'œuvre du moderne Lucien y est noyé dans une multitude de conjectures confuses et de notes inutiles»

ceci s'entend dit sans préjudice du respect qui est dû à ces excellents esprits.

n ne fbt permis de rappeler te nom de Desperi[^]rs qu'en 1 544 , et c'est la date d'une édition du Recueil de ses œuvres , publiée in*8[^], à Lycm, chez Jean de Tournes, par Antoine Du Moulin, qui la dédie à la reine de Navarre dans une épître fenrt mal écrite.

Le prétendu Recueil des œuvres de Desperiers est loin de justifier les promesses

BONAYEMTIJRE DESPËftLSRS. 39

de son litre; il ne contient ni tes jdies pièces de Desperiers pour la défense de JUbrot, ni la traduction de VAndriey et on comprend à merveille (pi'il ne peut pas contenir le Ctpabalum Mundù Antoine Du Moulin ccmyient luHaaême, en son lourd style , qu'il n'a pu recouvrer qu'une partie de ces nobles relique , c desqueUes ausâ (à ce qu'il a ouy dire au deflKuict) la royne conserve rière die assez bon&e quantité.)i Nous vwrons plus tard ai quoi cette partie c&osisimt. c D'autres notaUes « ajoute-t-il « smit entre les mains d'ung mien oongneu à Montpellier , » et on pourroit reconnottre k cette désignation Jacques PeUetier du Mans dont la vie errante se prête à toutes les coqednres, l'époque dont nous parlons concourant avec celle de ses études en médecine. Le Recueil des çmvres de Bo[^] uavaature Dei[^]riers se réduit , au reste , à un mince volume de cent quatre-vingt-seize pageç » dont quarante et une occupées pai:

40 BONAYENTURE DESFERIERS.

une traduction en prose du Lysis de Platon , qui ne se recommande que par un style facile et naSf. C'est {Nr(d)ablement un ouvrage de jeunesse. Une autre pièce en prose , intitulée Des Mal-Contens , et adressée à Pierre de Bourg, Lyonnais, mérite mieux d'être remarquée , quoiqu'elle se renferme en i>x pages,

parce qu'elle démontre invinciblement l'identité de l'auteur avec celui d'un autre livre dont il sera question tout à l'heure. C'est déjà la manière philosophique de Montaigne , et , chose étrange , c'est déjà un style que Montaigne n'auroit pas désavoué.

La troisième et dernière pièce de prose du Recueil de Desperiers n'est que de la prose apparente , et ceci a besoin d'explication. Marguerite , ayant chargé ce fidèle serviteur d'un travail sur son histoire, dont le sujet n'est pas autrement expliqué , le voyoit avec peine perdreim temps précieux à ne lui écrire qu'en vers, et demandoit

BOIVAYENTURE DESPERIERS. 41

expressément des lettres en prose. Desperiers adopte donc la forme vulgaire de correspondance qu'on lui a prescrite , mais il prend plaisir à prouver qu'elle ne fait que gêner son allure naturelle , et que les vers lui arrivent sans effort, même quand il ne les cherche point. On peut la copier sous la forme rythmique, sans que le style y perde rien de sa souplesse et de son abandon.

Ajouterai-je que cet abandon excède quel* quefois les bornes de la bienséance requise entre un valet de chambre et sa maltresse?

Honny soit qui mal y pense.

Desperiers a laissé peu de vers, mais ceux qui nous restent lui assignent une place honorable parmi les poètes de son temps , tout près de Clément Marot et de MeUin de Saint-Gelais. Ce qui le distingue comme eux, c'est la pureté d'un langage qui semble anticiper , par quelque étrange prévision, sur une époque bien postérieure.

Il est évident que Ronsard faillit corrompre

42 RONAVENTURE DESPERIERS.

tout-à-fait la langue en essayant de Tenrichir. En acquérant sous sa plume ^ hélas !

U*op savante , je ne sais quelle pc PIPE v^v baie peu compatible avec son esjNrit, elle peitlit ce charme de simplesse et de naturel qui ne fut retrouvé que par La Fontaine et Molière. La Fontaine ne désavouerdit peut-être pas ces vers de Despmers , dont le tour et la pensée ont été reproduits si souvent dès lors, mais qui avoient du temps de Desperiers toute la fraîcheur de leur sujet :

....Vous donc, jeunes filleUes , Cueillez bientôt les roses venneillettes A la rosée, avant que le temps vienne Les dessécher : et tandis vous souviennne Que cette vie, à la mort exposée.

Se passe ainsi que roses ou rosée.

Le vdume est terminé par une espèce de post^face de Jean de Tournes, qui est entièrement hors-d'œuvre , mais qui con^ tient d'excellentes idées sur la question de contrefaçon» si débattue aujourd'hui, et

nne apostille de cet illustre imprimeur,

dans laquelle il exprime Tespoir de recou<-

Trer incessamment d'autres ouvrages du

poète. Cette seconde partie n'a jamais paru,

^ la première, qui n'a pas été réimprimée ,

est d'une grande rareté, comme tous les

ouvrages de Desperiers en édition originale.

Il ne faut cependant pas juger de sa valeur
par le prix exorbitant de 272 francs qu'elle
vient d'attendre à la vente des livres de
M. de Pixérécourt. L'exemplaire acquis à ce
taux hyperbolique, doit plus de moitié
de sa fortune aux armoiries du comte
d'Hoym, dont les plats de sa couverture
étaient décorés. Il est permis de douter que
le nom et les armes des grands seigneurs
de notre époque impriment à leurs livres,
quand ils en ont, une recommandation aussi
profitable : l'âge des bibliothèques est passé.

Le plus curieux de tous les cabinets du
monde ne rapporte pas d'intérêts.

L'ouvrage de Bonaventure Desperiers

44 IK>NAVENTIIRE DESPERIERS^

auquel nous arrivons par l'ordre chronologique des publications, est beaucoup moins connu que les précédents, quoiqu'il soit encore plus digne de l'être. Il faut fouiller dans ces vagues, mais précieuses archives de l'histoire littéraire qu'on a vu les Ana-

ou interroger de vieux catalogues, pour en retrouver quelques indices. La Monnoye a cru pouvoir l'attribuer à Élie Yinet et à Jacques Piletier du Mans, si souvent nommé dans la biographie de Desperiers, et c'est l'opinion que M^e Barbier a suivie, quoique des savans, mieux fondés dans leurs conjectures, en fissent honneur à Desperiers. Mais qui se seroit résigné à l'examen approfondi de cette question, quand l'éditeur du livre semble avoir pris plaisir à la rendre tout-à-fait étrangère aux études sérieuses, par le choix d'un titre énigmatique et bizarre qui n'annonce qu'une / lourde facétie ? C'est en 1887 qu'Éugilbert ^ de Mamef immrma, à Poitiers . avec une

BON AVENTURE DESPERIERS. 45

élégance à laquelle l'imprimerie n'atteindra ^us» le singulier volume m-4<> de 112 pages, intitulé : Discours non plus mémoires que divers, de choses mesmement qui appartiennent à notre France : et à la fin, la manière de bien et justement entouche les lues et guitemes. Personne n'est tenté > il faut en convenir, d'aller chercher un chef-d'œuvre là-dessus. Pour l'y trouver, il faut lire, et l'occasion de lire les Discours se présente fort rarement, car mes recherches ne constatent pas l'existence de plus de trois exemplaires. J'en possède un que j'ai lu et relu souvent, le lecteur peut m'en rendre compte, et je lui dois le fruit de mes observations dont il est maître de tirer telle conséquence que bon lui semble. Ma conviction est aussi parfaitement établie que si j'avois assisté à la composition du livre, mais je n'ai pas l'autorité nécessaire pour l'imposer à personne, et c'est un de mes moindres soucis.

46 BONAYENTURE DESKIIERS.

Jacques Pelletier étoit Tami de Desperiers résidant à Montpel-
lier, en 1544, qui avoit conservé en ses mains une partie des
nobles reliques de cet admirable é^hivain »

et dont Antœne Du Moulin fait mention dans sa dédicace à la
reine de Navarre« Il ét^{ât} à Paris, en 1556 ou 1557, jⁿré^t ^
comm^{icer} d'assez longs voyages en Italie»

en Suisse et en Savoie. Il étoit venu peutêtre y recueillir l'héri-
tage littéraire de son compatriote Nicolas D^husot, mort un ou
deux ans auparavant, et y préparer la publication des ouvrages
inédits de Despe^{ri}ers, qui parurent, ^ⁿ effet, peu de temps
après. Ses habitudes de cosmopolite lui avoient procuré des rela-
tionssuivies avec les gens de lettres et les libraires d'un Ignuid
nombre de villes, mais plus particulièremant de Lyon et de Poi-
tiers, où il avmt plus kmg-temps résidé que partout ailleui*s. Les
Discours dont nous no^s occupons maintenant furent cédés à
Enguilbert de Mamef,

qui imprimoit à Poitiers, et les Nouvelles Récréations à Robert
Granjon , qui imprimoit à Lyon. Pelletier, disposé à s'expa->>
trier , ne pouvoit se dispenser de rendre ce dernier devdr à la mé-
moire de Despe* riers, et il seroit même assez difficile d'expliquer
qu'il eût tardé si long-temps d'accom- , plir cette obligation , si la
réprobation fatale qui pesoit sur l'auteur du Cybalum Mundi,
aToit permis de le rappeler sans péril. Que Pelletier ait introduit
dans ces deux ou* vrages quelques pièces posthumes de Ni->
cdas Denisot , c'est une chose natur^e à supposer et facile à com-
prendre. Il est en-*core moins douteux qu'il ait saisi cette occa-
sion de faire voir le jour à quelques-uns de ses opuscules , qui ris-
quent de se pei^{lre} , sans cette précaution , à cause de leur peu
d'étendue. MaUieur^{isement} pour Pelletier et Denisot, leur part

n'est pas difficile à retrouver dans les pages si spirituellement pensées et si vivement écrites

48 BONAYENTURE DESPERIERS.

de Desperiers, qui ne laissa son secret à personne , au moins parmi ses contemporains. Quant au bonhomme Élie Yinet , il n'a certainement rien à y réclamer, et la méprise de La Monnoye repose, selon toute apparence, sur la conformité du sujet d'un de ces Discours, où il est traité de l'art de faire les cadrans , avec celui d'un livre qu'Élie Yinet a composé sur la même matière. Desperiers , comme Voltaire , inimitable bouffon, même dans les questions les plus sérieuses, avoit un cachet que Ton ne pouvoit contrefaire. Le Desperiers du Cybalum Mundi est bien le Desperiers des Contes, et tous deux sont le Desperiers des Discours. Pour retrouver quelque chose de cette allure libre et badine , il faut remonter jusqu'à Rabelais, qui étoit mort en 1667, ou descendre jusqu'à Fauteur inconnu du Moyen de Parvenir, qui n'étoit pas encore né. Il se distingue d'ailleurs de l'un et de l'autre par la vigueur adulte de

son Style sans pédantisme, sans affectation , sans manière , qui s'affranchit déjà des archaïsmes du premier, qui ne tombe pas encore dans les néologismes du second, et qui a tous les avantages d'une langue faite. Ce qui le caractérise, c'est cette ironie de bon ton, naturelle à un homme qui joint assez d'esprit à beaucoup de savoir pour estimer le savoir lui-même à sa véritable valeur, et qui se joue de son érudition avec la moqueuse gaieté du septicisme , parce qu'il n'a pas besoin d'être savant pour être quelque chose. C'est, si l'on veut , la fatuité d'un homme du monde qui s'est acquis le droit de railler, les pédans par des études plus fortes que les études des pédans , et qui ne se mêle à

leurs débats que pour leur en laisser le ridicule. C'est surtout l'instinct du conteur aimable qui fait volontiers rentrer l'historiette jusque dans ses parenthèses, et l'expansion rieuse du philosophe insouciant qui fait consister la sagesse à

50 BON AVENTURE DESPERIERS.

rire de toutes choses. On mettroit à Talam-* bic tous les lourds ouvrages de Nicolas De-* nisot, de Jacques Pelletier et d'Élie Yinnet, sans en tirer un atonie de Tesprit de Des* periers. La proposition qui leur attribue un des ouvrages de Desperiers ne peut pas être soutenue.

Les Discours de Desperiers (qu'on me permette de convertir cette hypothèse en fait) appartiennent à ce genre d'écrits que Ton connoissoit alors sous le nom de Diverses leçons, et qui aboutirent, sans beau coup varier dans leur forme » au livre le plus émibent de notre ancienne littérature, les Essais de Montaigne. La philosophie sérieuse a moins de part aux Discours qu'aux Essais , ou plutôt , elle y est déguisée sous une irome si fine et si railleuse , que bien peu d'esprits pouYoient en pénétrer le mystère. A cela près , c'est un ouvrage d'examm sceptique , phis particulièrement appUqué aux études historiques et littéraires.

BONAYENTURE 1>ESPERIERS. 51

à la grammaire et à l'archéologie. L'érudition ne s'étoit jamais montrée aussi spirituelle et aussi aimable que dans ces vingt chapitres » où le savoir d'Henri Estienne est assaisonné de tout le sel attique de Rabelais. L'étymologie , si mal connue jusque là , y est traitée avec une p^étration exquise; les traditions héréditaires de ces nombreuses générations de savans , dont Topiniœi s'accréditât de siècle en lûècle, y sont présentées sous un point de vue mo-

queur qui en détruit le {Nrestige. Bien ne se raj^roche autant, dans les trois grandes époques de notre littérature, du persiflage de Voltaire. Le style même se ressent de cette anticipatiem sur l'âge de l'esprit françois , parvenu à son plus haut degré de raiB-nement ; il est vif, coïdant , enjmié , toujours jmr, jusque dans son affectation badine. J'«n citerai pour exemple, et non sans dessein, un passage où il est fait allusion à qudques pédans qui oorrigeoient tes ver^s de Tiérpppe :

62 BON AVENTURE DESPERIER^.

c Puisque nostre langage actud est sans quantité (je diray quelque jour ce que j'y en trouve , s'il plaist à Dieu) , quand nous venons à parler les langues estranges, nous ne gardons la quantité naturelle desdits langages^ que nous n'avons pas naturellement, si nous n'y estudions bien à bon escient , et ne l'apprenons de ceux qui ont naturels tels langages. Yoyla pourquoy vous ne trouvés aujourdui homme qui , en parlanty garde ceste quantité en grec et latin, parce qu'il n'y a plus de gens qui parlent naturellement ces langages dcmt on puisse ouïr la vrnye prononciation , et qu'ils ne se trouvent qu'aux livres , qui sont muets -, cocême sçavés. Quand doncques aujourdui je veus faire un vers latin , je vay voi^ en Virgile quelle quantité ont les syUabes des mots que je veus mettre en mon vers : au^trement ne puis rien faire, et ne cognois que la première syllabe d'arma soit longue et l'autre courte, sinon que Yii^le me l'en-

BONAYENTURE DESPERIERS. 53

seigne, ou quelque autre ancien d'autorité.

Mais qui a appris à Virgile que telle estoit la quantité de ces deux syllabes? Est-ce point le poëte Lucrèce, ou Enne qu'il lisoit

tant, ou quelque autre de devant luy ? Non, c'est nature (ne me venez icy sophistiquer sur ce mot de nature , je vous prie), car tout le monde à Romme, hommes, femmas, grans et petits, nobles et vilains, parloient le langage que voyés en Virgile et autres autheurs latins, et prononçoient arma, la première syllabe longue, et la seconde courte :

et Vir^e, incontinant qu'il a esté né, l'a ouï ainsi prononcer à sanourrice,etestantgrand en a ainsi usé pour la mesure de son vers hé*? rolque. Que si quelqu'un doute de ce que je dy , qu'il ailhe lire le troisième livre de l'Orateur de Cicéron, et trouvera vers la fin que si ce grand Domine , alias , grand fnagister de nostre pays, qui a voulu adroisser un qui a plus d'escus que luy , parloit aujourdui son ramage à Romme , devant

les poissonnières qui y[^]idoient les bonnes htiistres à Lucide, elles l'appelleroient phis barbare qu'il n'est rébarbatif, quoy qu'il fasse du fin. Et &ut que je die icy, que je suis tout estonné de la merveilleuse audace d'un Espagnol , d'un Gaulms , de quelques Âlemans et Italiens , qui , en nostre temps, ont osé entreprendre de corriger les vers de Térence. les grans fols ! barbares, qui ne sçavés ni sçaurés jamais prononcer droit la moindre syllabe qui soit en ce latin, osés[^] vous mettre là la main ? J'entens bien que les anciens escrivains ont corroœnpu et gasté ce pauvre poète, et trouverois bon à mer[^] yelhes qu'il ftis rabilhé : mais qui est celui[^] là qui aujourdui le pourroit faire, et laudch bvmus enm ? Les-sés cela, quenalhe, et. vous allés dormir , ni touchés , profanes , à ces saintes reliques : et s'il y a quelque chose que trouvés bonne à vostre goust, dites-en, faites-en tels livres que voudrés, mais n'y touchés. Car que sçavés-vous si ce langage

BONAYENTURE DESPERIERS. (!S

coulant et commun de Homme ne passoit point des syllabes, que les grans messeres faisoient plus longues et poissantes, comme ils se portoient? Et au contraire, si n'estendoit point quelquefois les courtes? Davantage ne sçavés-Tous pas , et mesme par plusieurs lieux de Plante , qu'on faisoit des solécismes, des fautes, et la prononciation des paroles sotes et nouvelles, tout ainsi que voyés en nos tant plaisans badinages de France, et ce tout à gardefaitë pour faire rire les assistans ? Je pren le cas que le comique faisant parler un yvroigne qui chancelle, un courroucé jusques à estre hors de sens , une folete chamberiere d'estrange pais , un vielhard tout blanc , tremblant , aie tout exprès pour le personnage mis ou plus ou moins de temps ans vers , de sorte qu'à ton aulne tu trouves une iambe en un trochalque , ou un trochœe en un iambique, tu me viendrais incontinant faire là du corrigear, et gai^r ce qui estoit bien? Mau de pipe te bire. •

56 BONAYENTURE DESPERIERS.

L'Espagnol dont il est question dans cette jnquante et judicieuse diatribe est certainement le Portugais Govea qui enseignoit publiquement » à Lyon , pendant les deux dernières années de la vie de Desperiers , le Terenlius pristpio splendori resiituttis , publié peu de temps après, et c^1;e circonstance a toute la précision d'une date. Plusieurs autres passages des Discours marquant , en effet » qu'ils tinrent composés à Lyon , et vers la même époque. Mais ce qui les donne incontestablement à Desperiers, je le répète , c'est le style. Il n'y avoit plus personne, et il n'y avoit personne encore qui écrivit dans ce goût. La singulière dissertation sur là manière d'entoucher les tues et gtdtemes , si bizarrement annexée à ces mélanges d'histoire et de haute littérature, est une preuve de plus. On sait déjà que cet art, qui étoit un des

divertissemens favoris de Desperiers, avoit contribué à ses succès. C'étoit donc à Desperiers qu'il ap-

BONAYENTUKE DESPERIERS. 67

partenoit d'en écrire. Et qui auroit pu le faire avec cette érudition facile et cette gaieté libertine qui le caractérise , si ce n'étoit Desperiers lui-même ? Les savans artistes qui s'occupent des vicissitudes et des progrès de la facture instrumentale diroient mieux que moi si Desperiers a contribué , comme je le pense , au perfectionnement de la guitare ; ce n'est pas là mon affaire. Ce que j'avois à cœur de déhiontrer, c'est qu'il a contribué au perfectionnement de la langue , et qu'il est f&cheux qu'une édition complète et bien soignée de ses Œuvres ait manqué jusqu'ici à notre bibliothèque classique. On y viendra, peutêtre, quand la littérature du siècle , fatiguée de produire pour le lendemain, laissera quelques jours de relâche à nos presses. En attendant, il faut laisser passer les poésies rêveuses , les romans intimes et les feuilletons.

Les Nouvelles Bé créations et Joyeuz De-

58 BONAYENTURE DESPEHIEHS.

vis, de Desperiers , le dernier de ses ouvrages posthumes, dans Tordre de publication»

parurent à Lyon en 1558, petit in-4[^], au même instant où paroissoit à Paris, par une remarquable coïncidence , l'Histoire des Amants fortunezy mise au jour par Pierre Boaistuau , dit Launay . C'est ici là première édition des Nouvelles de Marguerite de Valois , mais fort différent(3 de la seconde , publiée par Gruget, en 1559, et par le nombre des contes, et par leur disposition, et par

une grande partie des leçons du texte, et par une circonstance bien plus digne encore de considération : c'est que , suivant les expressions de Gruget, c le nom de Marguerite y est obmiz ou celé. > Ceci me paroît s'expliquer très facilement, et le lecteur sera probablement de mon avis, s'il se rappelle les circonstances dans lesquelles et pour lesquelles ces deux ouvrages furent composés.

J'ai dit que les contes et les nouvelles

BONAYEMENTURE DESPERIERS. 59

étoient depuis long-temps un des divertis* semens habituels des soirées de la haute société françoise, comme le furent depuis les proverbes et les parades. Tout le monde y contribuoit à son tour, et la reine de Navarre y avoit certainement contribué comme les autres , dans le cercle brillant qu'elfe dominoit de toute la hauteur de son rang et de son esprit. Les compositions médiocres ou mauvaises, tolérées par la politesse d'une cour indulgente , ne vi voient pas au delà des bornes de la veillée ; les autres se cotiservoiient , au contraii^ , avec soin, et devenoient peu à peu les matériaux d'un livre qui n'avoit plus besoin que d'être revu par un secrétaire intelligent. L'ajustement de ce travail à mi cadre dans la manière de Boccace étoit aussi, sans doute, du ressort de la rédaction définitive. Il est parfaitement évident pour moi que Y Heptaméron ne s'est pas formé autrement.

Qu'est-ce donc que Y Heptaméron y sinon

60 BON AVENTURE DESPERIERS.

un recueil de contes et de nouvelles lus chez la reine de Navarre par les beaux esprits de son temps, c'est-à-dire par Pelletier, par Denisot, et surtout par Bonaventure Desperiers lui-même, qu'il est si facile d'y reconnoître? Mais elle n'y est pas méconnoissable non plus, car elle avoit son style à elle, comme tous les écrivains de cette époque naïve et créatrice, où les génies les moins heureux imprimoient cependant un sceau particulier à leurs paroles. Le style de Marguerite n'étoit pas des meilleurs, il s'en faut de beaucoup. Il est généralement lâche, diffus et embarrassé, tirant à la manière et au précieux, quand il n'est pas tendu, lourd et mystique.

Rien ne diffère davantage du style abondant, facile, énergique, pittoresque et original de Desperiers, qui ne peut se confondre avec aucun autre, dans la période à laquelle il appartient, et qu'aucun autre n'a surpassé depuis. Les contes nombreux de

BONAVENTURE DESPÉRIERS. 61

Les Heptaméron qui portent ce caractère sont donc l'ouvrage de Desperiers, et la propriété ne lui en seroit pas plus assurée» s'il les avoit signés un à un » au lieu d'abandonner leur fortune aux volontés de sa royale maîtresse. Je regrette profondément qu'un homme de la portée d'esprit de La Moignon n'ait pas constaté cette différence ou consacré cette restitution par quelques apostilles manuscrites à la marge d'une édition ancienne; mais tout lecteur qui aura fait une étude attentive des autres écrits de Desperiers saura bien le retrouver dans celui-ci*. Il n'y a pas moyen de s'y tromper.

La parfaite mesure de bienséance qui existoit au moment où nous parlons dans le monde littéraire , comme dans tout le reste du monde social, ne permettoit pas aux amis de Desperiers de publier les Contes que YHeptaméron n'avoit pas recueillis, tant que T Jïep/ameron n'avoit pas paru. L'hom-

62 BONAYE^TURE DESPERIERS.

mage de la collection entière étoit bien dû à Marguerite , puisque ses principaux auteurs étoient ses domestiques ou ses anus , titres qui se confondoient alors, jusqu'à un certain point, dans le sens conune dans Tétymologie, mais dont notre aristocratie bourgeoise n'a pas compris les rapports. Il falloit donc que les éditeurs de Mai^erite et Iqs éditeurs de Desperiers s'entendissent avant tout sur la composition de leur recueil respectif, et c'est apparemment pour cela que Pelletier venoit coaîète^ à Paris avec Boaistuau, quand Denisot fiit mort; les contes qui furent écartés ou repoussés, quelques-uns pour leur brièveté , quelques autres pour leur licence , un certain nombre parce qu'ils, ne pouvoient s'assortir au caractère convenu de l'interlocuteur , et le plus grand nombre, peut-être, parce qu'ils avoient perdu le piquant de l'anecdote et le sel de la nouveauté, furent renvoyés aux Nouvelles Récréations et Joyeux Davis, où

BONAYENTUEE DESPEEIER. 63

ils ne %urent pas mal. Quant aux droits de Tauteur , Pelletier , qui avoit , dit-on , pris assez de part à cette œuvre libre et facile pour revendiquer une partie de son succès, n'hésita pas à en faire honneur à son ami et à son maître, Bonaventure Desperiers, qui étoit mort depuis vingt ans ; et nous ne savons que par des inductions dont je vais m'occuper tout de suite que Pelletier et Denisot

ont quelque chose à réclamer dans l'ouvrage. C'étoit là le véritable siècle d'or de la probité littéraire, et nos associations fiscales et tracassières le rendront de plus en plus regrettable. Il est horrible de penser qu'il a existé, dans le code sacré de la république des lettres, des mesures préventives contre le vol.

Je suis loin toutefois de penser, comme La Monnoye, que cette coopération de Pelletier et de Denisot ait été fort considérable. Plus j'ai relu les Contes de Desperiers, plus j'y ai trouvé de simultanéité dans la forme,

64 BONAYENTUHE DESPERIERS.

dans les tours, dans le mouvement du style.

Quoiqu'il y ait des exemples nombreux, dans les lettres comme dans les arts, de cette aptitude à l'imitation, je ne taccorde pas sans regret, et surtout sans réserve, à Pelletier et à Denisot, qui n'ont jamais eu le bonheur de ressembler à Desperiers, si ce n'est dans les écrits de Desperiers où l'on veut qu'ils aient pris part. Je conviens très volontiers cependant que Desperiers, mort avant 1544, et selon moi en 1539, n'a pas pu parler de la mort du président Lizet, décédé en 1554 (nouvelle XIX), et de celle de René du Bellay, évêque du Mans, qui ne cessa de vivre qu'en 1556 (nouvelle XXIX).

Il en est de même de deux ou trois faits pareils que La Monnoye a recueillis avant moi, et probablement de quelques autres qui nous ont échappé à tous deux. Mais qu'est-ce que cela prouve? Ces phrases : naguères décédé^ décédé évêque du Mans^ etc., ne sont autre chose que des incises qu'un éditeur

BONAYENTURE DESPERIEKS. 65

soigneux laisse volontiers tomber dans son texte pour en certifier Tauthenticité ou pour en rafraîchir la date. Il ne seroit même pas étonnant que les noms propres auxquels Desperiers aime à rattacher ses historiettes eussent été souvent remplacés par des noms plus récents» plus populaires , plus capables de prêter ce qu'on appelle aujourd'hui un intérêt piquant d'actualité aux jolis récits du conteur. L'auteur même qui publieroit son ouvrage après l'avoir gardé vingt ans en portefeuille, ne négligeroit pas ce moyen facile de le rajeunir, et il est tout simple que l'éditeur de Desperiers s'en soit avisé ; car, à son défaut , l'idée en seroit venue au libraire. Laissons donc à Denisot et à Pelletier , puisqu'on en est convenu , l'honneur d'une collaboration notodeste dans les ouvrages de leur maître, mais gardons-nous bien de pousser cette concession trop loin. Si Pelletier et Denisot avoient pu s'élever quelque part à la hauteur du talent de Despe-

66 BONAVENTURE DESPEKIER.

riers, ils n'auroient pas caché cette brillante faculté dans les Contes et dans les Discours de Desperiers , eux qui ont vécu assez long-temps pour la manifester dans leurs livres, et qui ont fait malheureusement assez de livres pour nous donner toute leur mesure. Il n'y a qu'un Habelais, qu'un Marot, qu'un Montaigne, qu'un Desperiers dans une littérature; des Denisot et des Pelletier, il y en a mille.

Ce que Von concluroit de tout ceci, à supposer que Ton voulût bien en conclure quelque chose, c'est que Desperiers est le véritable et presque le seul auteur de VHepiamérm, comme des Nouvelles Récréations.

Je ne fais paà difficulté d'avancer que je n'en doute pas, et que je partage complètement l'opiniim de Boaistuau, qui n'a pas eu d'autre motif pour obmettre et ce ter le nom de la reine de Navarre. La restitution de ce nom, faite par Gruget, ne me paroît qu'un hommage de courtisan ; mais je suis très

BONAYENTURE DESPERIER8. 67

loin de penser qu'il faut eîukôer le nom de Marguerite du titre de YHeptaméran pour rendre à Dei^ieriers ce délioieux ouvrage.

VUeptainéron appartient à la spirituelle et sarante princesse sons les ausi»ees de la<« quelle il fiit écrit. Il luia{q[»rtient pat droit de suzeraineté , comme les Cent Nûweileê parti^ment à Louis XI^ qui n'en a {>>^* biJUemâit pas composé une seule^ Up sou»

yerain qui aime les lettres» qui appelle au^ tour de lui ceux qui les cultivent, et qui jouit de leurs travaux en les couvrant d'une faveur intelligence , m^te bien ses d^Kts d'auteur dans les che-fianl'oeuvre de srâ siècle. Je comprendrois à merveille qu'une édition du plus parfSsdt de tous les théâtres i dumonde f&t mise au jour sous ce titre «n- \ gulîer : OEuvres de Molière et deLouis-XIFF ^ car cela seroit juste et vrai. Cd;te grande et utile influence des rois sur la civJlisation.des sodétésfâr les lettres estd'aiUeurs foot pas^ sée de mode» et îl ne faut pas décourager

68 BOIfAVENTURE DESPERIERS.

ceux qui seroient tentés de la remettre en honneur.

Il ne me reste plus que quelques mots à dire^ Pourquoi Desperiers n^est-il pas plus connu ? Pourquoi s'est-il passé trois siècles entre le jour de sa mort et le jour où paroît sa première biogra-

phie ? Pourquoi ce charmant écrivain n'a-t-il jamais eu Tayan-
tage si vulgaire et si sottement prodigué d'une édition complète?
Les Italiens ont par douzaine des quinquiecerUistes illustres» et
ils les réimpriment tous les mois. Nous en avons cinq qu'cm ne lit
plus ou qu'on ne lit guère, Rabelais» Marot» Desperiers» Henri
Estienne et Montaigne» et il en est deux dont personne n'a ja-
mais vu tous les ouvrages. Pour se former une collection bien en-
tière des petits chefs-d'œuvre de Desperiers» il faut la patience
d'un bouquiniste et la fortune d'un agent de change. Dieu me
garde de désapprouver la promiscuité presque fastidieuse des
éditions de ces vieux romanciers dont

BONAYENTURE BESPÉRIERS. 69

Villon débrouilla Tart confus , et qui surchargent aujourd'hui
de leurs somptueuses réimpressions les brillantes tablettes de
Techener ; mais pourquoi Desperiers , qui est un de nos excellons
textes de langue , manque -t -il à toutes les bibliothèques?

Pourquoi en est-il de même de ces beaux livres françois
d'Henri Estienne , qui auroient déjà cessé d'exister, si ses presses
, ses types et ses papiers n'avoient pas mieux valu que les nôtres
? Voilà des questions qui méritent d'être approfondies avec soin ,
et je. les soumettrai hardiment à la librairie lettrée... quand elle
nous sera revenue.

^^^ H ! qu'il foudroie de puissance d'es< ^^i prit à l'écri-
vain pour qu'il pût se d'endre de laisser jouer un rôle à l'homme
personnel dans l'analyse et dans le développement de ses impres-
sions !

Quoique mon individualité ne soit pas chose de plus de consé-
quence à mes yeux qu'à ceux du public.j'aisouventéprouvé ce sen-

timent avec une mortification amère, et je dois au moins en faire l'aveu pour sauver l'honneur de ma philosophie.

Hélas ! disois-je Tautre jour en pensant tristement à ce qui reste d'éventuel dans ma laborieuse vie, c'est donc là qu'aboutit ce qu'on appelle une carrière d'hommes de lettres? Un oubli éternel après la mort, si ce n'est auparavant ! C'étoît bien la peine d'écrire !

Cependant j'ai été banni comme Dante, prisonnier comme Le Tasse , et plus sottement amoureux que Pétrarque. Me voilà bientôt aveugle comme le divin Homère et le divin Milton. Je ne suis pas tout-à-fait aussi boiteux que Byron. mais je tirois le pistolet mieux que lui. Je sais au moins autant d'histoire naturelle que Goethe, je me connois en vieux livres aussi bien que Walter Scott, et je prends tous les jours une tasse de café de plus que Voltaire. Ce sont là des faits incontestables et dont la postérité ne saura jamais un mot , au cas qu'il nous advienne une postérité.

n faut bien, repris-je après un quart

d'heure de méditation, qu'il m'ait manqué quelque chose.

Il m'en a manqué deux, ajoutai-je quand la demi-heure sonna.

La première, c'est le talent qui mérite la renommée ;

La seconde, c'est le bénéfice inexplicable du hasard qui la donne.

Et il arriva, par ce phénomène de psychologie, qui est inexplicable aussi, mais qu'on est convenu d'appeler la liaison des idées, que je commençois une notice.

Ce seroit une biographie assez curieuse que celle des hommes de talent, que dis-je? des hommes de génie, qui ont été victimes de la fatalité des réputations. On pourroit lui donner pour épigraphe: Diis ignotis.

Il m'a pris souvent envie de profiter des loisirs que la politique laisse maintenant aux lettres pour en esquisser un chapitre.

En littérature comme en stratégie, on ne tient compte que du bonheur.

Il en est de l'audace littéraire comme des conspirations : sous peine d'ignominie, il faut qu'elle réussisse.

Un fait certain» cependant, c'est que, dans la littérature, dans les sciences, dans les arts, les audacieux sont les précurseurs de la pensée , les promoteurs de l'esprit humain, les conquérants de l'humanité.

Il est cent fois plus difficile au génie d'imprimer une grande impulsion littéraire qu'à l'esprit d'en tirer parti.

Ces considérations ont naître une réflexion fort triste. Le grand tort des classiques, en France, n'est pas d'avoir prévalu, car ils dev(Ment prévaloir ; c'est d'avoir prévalu timidement*.

Le grand malheur de cette littérature, c'est d'avoir subi la dictature de Boileau, qui n'étoit , peut-être , pas assez fort pour en exercer une. Faites Molière , par exemple , régulateur souverain du goût d'un siècle, et vous aurez la perfection.

CYRANO DE BEHGENAC. 75

Boileau fut un grand homme, sans doute ; mais l'unique de Justinien n'est un grand homme aussi. Boileau est le brillant Nar-

sès de nc^re poésie.

Un autre malheur, c'est notre foi moutonnaire à la parole du maître. Tout ce que Boileau a flétri s'est trouvé bien flétri, même Quinault, qui ne manquoit pas d'inspiration lyii(pie ; même BrâKBuf , qui avdt un tout autre feu d'imagination que Biseau , et qui ^ûsoit les yers aussi bien que lui , quand il les fsËSoit bien.

^oiieau tolérmt La F^ontaine, parce que le hasard les avoit faits amis. Il ne le goûtmt pas.

Su^o6ez une brouiUerie entre Boileau et Là Fontâi&e, et lliomme 4e génie ne vous senoft connu aujourd'hui que par les sarcasmes du satirique.

le crois que Boileau n'a parié de Cyrano qu'une fois :

J'aime mieux Bergerac et âa burlesque audace Que ces vers oâ Motin se morfond et nous glace.

Le jugement est resté ; mais il est incomplet, et, qui pis est, il est faux. Cyrano a de Taudace dans le burlesque ; mais il en a partout. Les belles scènes à'Jgrippine ne sont pas burlesques . L'ironie peut y être semée avec trop de profusion ; mais Tironie n'est pas plus burlesque dans Agrippine que dans Nicomède.

Boileau rencontre aussi mal sur Motin que sur Bergerac. Motin aussi avoit de l'audace, et une audace peu commune, qu'il a malheureusement dépensée en priapées. La compétence de Boileau ne s'étendoit pas jusque-là.

L'aspect sous lequel il faut considérer Cyrano est beaucoup plus lai^e. C'étoit un talent irrégulier, inégal, capricieux, confus,

répréhensible sur une multitude de points ; mais c'étoit un talent de mouvement et d'invention. On ne s'en doute pas.

Peu de littérateurs connoissent le nom de

Bergerac autrement que par les vers de Boileau. Et qui a lu Bergerac?

A le considérer en lui-même, c'étoit un singulier homme ; c'étoit l'homme de ses livres, un mélange du matamore et du pédant.

Son éducation scientifique paroît avoir été très forte, extrêmement avancée sur celle de son siècle, comme on dit aujourd'hui. Il suffit de jeter un coup d'œil sur sa vie, si courte et si pleine , pour comprendre qu'il en ait tiré si peu de parti.

À dix-huit ans il étoit fameux par ses duels. On ne s'illustroit pas autrement alors. La compagnie où il servoit à dix-neuf ans Tavoit surnommé le démon de la bravoure, et c'étoit une compagnie de Gascons, ce que je ne prends pas ici dans l'acception injuste du mot. M. Bret ou Lebret , son éditeur et son camarade , qui étoit Gascon aussi dans toutes les acceptions possibles, dit que ses jours de service pouvoient se compter par ses affaires.

A vingt ans il fut blessé, au siège de Mouzon, d'un coup de mousquet au travers du corps, et quelques mois après, d'un coup d'épée dans la gorge, au siège d'Arras.

Cyrano étoit alors un fort joli garçon aux balafres près, qui ne gâtrât rien à un beau visage^ même dans l'opinion des femmes. Cette difformité accablante^ elle le rendoit haineux, cependant, pour les gens qui paroisoient trop attentifs aux nombreux^s taillades dont son corps étoit cicatrisé.

Ce qu'il y a de i^{ngulier}, c'est qu'il étoit d'ailleurs un caractère inoffensif et d^{um}, et qu'il ne mépriâpit rien autant qu'un ^{pa-}[^]dassîn de profession. Il s'étoit trouvé dans cent rencontres comme second, pas une seule fois pour lui-même.

On en cite un[^] qui figureroit dans les exploits des Amadis. Le jeune linière, connu par l'acrimonie de ses épigrammes et de ses satires, s'étoit attiré. j[a. haine d'un très grand seigneur, qui avoit aposté une

centaine d'assassins sur sa route. Linière n'étoit pas brave, les libellistes ne le S(»it jamais. On jugea cependant qu'il ne falloit pas moins de champions contre Tami de Cyrano, qui ne £adsoit point de satires, qui ne s'attaquoit qu'à ses ennemis, mais qui se méloit trop volontiers dans la querelle des gens qui l'intéressoient. Linière avoit, commeon voit, d'excellentes raisons pour ne pas aller coucher chez lui. Cyrano Ty décida, en n'exigeant de lui que de porter une lanterne pour éclairer lechamp de bataille. Neuf des assaillans forent relevés, au pmnt du jour, vers les fossés de la porte de Nesle. Il y en avoit deux morts et sept agonisans ; le reste s'étoit enfiii. Cette histoire devint pubUque ; tous les pamphlets du temps en font mention, et jamais elle n'a été démentie.

Cyrano mouitit eii 1655, à Tège de trentecinq ans, des suites d'une blessure à la tête, aprèè deux oiu trois alis de maladie.

Agrippine et le Pédant joué avoient paru

Il _

en 1 654 [^] mais ils doivent avoir été composés plusieurs années auparavant. Depuis longtemps Cyrano n'écrivoit plus.

Comme ce genre d'ouvrage recevoit, à cette époque, la publicité de la transcription et de la lecture bien avant celle de la représentation, je crois fermement, et tout l'annonce, (ja'Agrippine est antérieure aux chefs-d'œuvre de Corneille, qui s'en est souvenu plus d'une fois. Cyrano avoit trop de prétentions et trop de titres à l'originalité pour être le plagiaire de personne, et il n'y avoit pas de raison, au contraire, pour que Corneille se gênât plus avec Cyrano qu'avec Diamante, Guillen de Castro et Caldéron.

Agrippine est évidemment une œuvre de jeune homme ; ce n'est pas une œuvre de fou, et Voltaire a dit, avec son imperturbable assurance, que Cyrano étoit moitié fou, à la suite d'une longue folie. Cette allégation pourroit bien n'être qu'un chapitre à ajouter au recueil des calomnies de Voltaire, qui se-

roit encore plus volumineux que celui de ses Erreurs. *

Ce qu'il convient donc de voir et de juger dans Cyrano, c'est le contemporain de Corneille et le précurseur de Molière.

Agrippine n'est pas une bonne tragédie ; il s'en faut de beaucoup. C'est un tissu de méprises et de fausses ententes qui touchent à la parodie. Racine auroit pu, toutefois, y dérober quelque chose de mieux que la scène aux écoutes qui gâte Britannicus.

Sous le rapport du style, les taches y sont fréquentes, mais les endroits qui sont beaux sont admirables.

Le principal défaut de Bergerac est celui de son temps, cette enflure espagnole, qu'on croyoit romaine, et qui avoit été introduite en effet chez les Romains par l'Espagnol Sénèque le tra-

gique. Aucun de nos auteurs n'en étoit exempt , et Corneille pas plus qu'un autre. •*

Nous inclinons beaucoup à ce genre rodo-

mcmt et capitanesque dont il reste des traces jusque dans nos vaudevilles. Si jamais poète fût excusable de s'y abandonner, c'est Cyrano rhonune de guerre, Cyrano le duelliste, Cyrano né à Bei^erac.

Quand il tombe dans l'enflure, il enchérit sur les hyperix)les qu'on a tant re{Mrochées à la première scène de Pompée f mais personne n'a mieux exprimé les idées simples en les relevant par une sorte de magnificence naturelle qui lui est propre.

C'est en vain que Séjan s'est flatté d'avoir fait passer toute la col^ô d'Âgrippine sur Tibère:

Elle feint de le croire;

Pèlir un temps sur to haine elle en<fofel sa mémoire.

ÈUe n'a point oublié, cependant, les dernières paroles de Germanicus expirant :

c On me plaindra partout o4 je suis renommé; « Mais pour vous, vengez-moi, si vous m'avez aimé ! >

Il demanda vengèaïice, et ne îobtiendiroit pas I

L'hypoerisie de Tibère, qui lui offre le diadème, n a pas mieux réussi à Tabuser :

Quoi ! désaccoutumé du visage d'an traître, L'as-tu vu sans le voir et sans le reconnottre ! Je t'excuse pourtant ; non, tu ne l'as point vu : Il étoit trop masqué pour être reconnu.

Un homme franc, ouvert, sans haine, sans colère, Incapable de peur, ce n'est point là Tibère; Mais Tibère est caché derrière tout cela

L'espoir de la vengeance promise à son époux absorbe toutes ses autres pensées^ et la passionne quelquefois jusqu'à l'extase :

Il semble que la jde au milieu de mes sens Reproduise mon cœur partout où Je la sens!

Si le tyran croit avoir pénétré ses desseins, sa justification est mi modèle de logique et de simplicité :

Pour paraître innocent il faut être coupable; D'une prompte réplique on est bien plus capable, Parce que Ton apporte an complot déclaré Contre l'accusateurAi esprit préparé.

Ses vœux sont enfin satisfaits à demi. Séjan va mourir ; mais c'est peu pour l'implacable Âgrippine, si Tame de son ennemi vaincu n'est torturée de toutes les appréhensions qui précèdent le supplice :

Elle sait de sa fin le terrible appareil.

elle lui en raconte d'avance les circonstances épouvantables avec une volupté barbare:

Tu vas voir les enfans te demander leurs pères. Les femmes leurs maris, et les frères leurs frères. Qui pour se consoler en foule s'étouffans Ironont voir à leur rage inmioler tes enfans.

Ton fib, ton bâtisseurà la haine de Rome»

Va tomber, quoiqu'enfant,du supplice d'un homme.

Sur la réponse de Séjan :

Cela n'est que la mort, et n'a rien qui m'émenye,

Âgrippine recourt au dernier moyen que lui suggère son imagination épuisée d'inventions cruelles, dont l'effet trop rapproché doit trahir sa fureur. EU? cherche à s'armer

contré Séjan des épouvantes de l'avenir et de la justice des dieux :

Mais cette incertitude où mène le trépas?

SEJAN.

Étois-je malheureux lorsque je n'étois pas !

Une heure après la mort notre ame éyanouie Sera ce qu'elle étoit une heure ayant la vie...

J'ai beau plonger mon ame et mes regards funèbres Dans ce vaste néant et ces longues ténèbres; J'y rencontre partout un état sans douleur Qui n'élèye à mon front ni trouble ni terreur ; Et puisque Ton ne reste après ce grand passage Que le songe léger d'une légère image, Puisque le coup latal ne fait ni mal ni bien, Vivant parce qu'on est, mort parce qu'on n'est rien, Pourquoi perdre à regret la lumière reçue Qu'on ne peut regretter après qu'elle est perdue r

Je m'arrête à ce passage parce que je le crois déoisif. Il est rare de trouver douze vers de suite de ce style, même dans lesclassiques.

Veut-on des traits sublimes ? Livilla re-

proche à Agrippine d'aimer Séjan ; celle-cti lui répond :

Il yoos sied mieux qu'à moi d'aimer an adultère , Après raasas-
sinat d'un époux et d'un frère.

UVILLA.

Sont-ils ressuscites pour vous le révéler?

AORirPIlf B.

S'ils sortoientdu cercueil ils vous feroient trembler.

Et ce vers répété si souvent depuis :

Périsse Tunivers pourvu que je me venge !

Et ceux-cî, qui ont toute la précision et toute la profondeur de
Tacite :

TIBÈRE

Qu'on ^orge les siâis> hoittûs Caligolal

AGRIPHNB.

Pour ta perte il suffit de fauver celui-là.

Toute la scène d'Âgrippine et de Livilla est de la portée de Cor-
neille. On peut juger, par mes citations, de celles d'Agrippine et

de Séjan. La dernière scène de la tragédie a été calquée par
Voltaire, à la fin de son Bruius, avec l'adresse et le bonheur qui
s'at^ tachent d'ordinaire à ses plagiats. Je préfère Cyrano.

TlBiSE

Sont-ils morts l'un et l'autre ?

NRRVA. •

Ils sont morts.

TIBÈRE

C'est assez.

Dans cet impitoyable C'est assez, le poète a disparu. C'est Tibère tout entier.

C'est à la tragédie d'Agrippine que Cyrano dut une réputation d'impopularité qu'il ne méritoit probablement pas, car il n'a jamais offensé, dans ses écrits, ni la religion ni les mœurs. Il avoit fait de Séjan un athée, et c'est une pensée à la fois très philosophique et très dramatique. Un méchant absolu qui n'est pas athée est le plus in-

compréhensible des phénomènes. Mais ce développement conséquent et immense d'un caractère complet annonçoit alors des aperçus profonds du cœur de l'homme, qui n'étoient pas communs du temps de Cyrano, où l'on ne voyoit dans une époque qu'une action, et dans les héros de l'action qu'une des personnes soumises aux lois de sa disposition, de ses péripéties et de son dénouement. Une âme ainsi mise à nu avec tous les ressorts secrets de ses mouvemens et de ses passions, il faut pour la trouver franchir les siècles depuis Homère jusqu'à Shakespeare; et puis, je tremble de l'écrire, il faut s'arrêter à Cyrano en attendant un poète plus parfait. C'est plus tard qu'arrivera le Don Juan, qui

est une figure bien plus achevée que Tartufe, et le chefd'œuvre de tous les théâtres.

Quoi qu'il en soit, les vers que j'ai rapportés, et quelques autres vers non moins beaux, que je ne rapporte point, parce

qu'ils traînent dans les recueils d'anecdotes, irritèrent la bile de quelques bigots qui n'entendoient rien aux privilèges de la poésie. Cette cohue de bipèdes féroces, à face presque humaine , qui est toujours la même, sous le drapeau de la religion et sous celui de Timpiété, inonda le théâtre pour surprendre le sacrilège sur le fait; mais elle se méprit, conmie à l'ordinaire, sur le prétexte de ses brutales fureurs.

Après avoir laissé passer des blasphèmes fort intelligibles , elle ne se contint plus à ces paroles de Séjan :

Frappons; voilà Y hostie, et Toccasion presse !

Une équivoque aussi stupide entre Teucharistie et Texcellent mot françois qui signifioit victime en sa plus noble acception, est bien digne des gens qui fauchèrent, il y a quelques années, les fleurs emblématiques de la Gaule indépendante, par haine pour un fer de lance qui a été figuré autrefois

90 CYRANO DE BERGEIUC

dan8 leur blason national. Refsûtes d'anciennes institutions, refaites des idées droites et naïves» refaites des mœurs républicaines avec de pareilles intelligences : je vous le souhaite.

Lie lion de la révolution, lion dégénéré, qui auroit traîné volontiers le char d'Héliogabale, Mirabeau est aussi stujnde que la

populace dans le jugement qu'il porte de la tragédie à Jgrippine, où il ne voit qu'un traité d'athéisme avec privilège du m.

Jgrippine est tout simplement une tragédie où il y a un athée, un athée pervers, un athée qui expie ses crimes, et qui tombe justement sous le sceptre sanglant d'un tyran dont il fut le complice et le si[^]aire.

C'est une grande leçon de l'histoire, et ses applications, comme celles de toutes les leçons de l'histoire, ne peuvent tourner qu'à l'avantage de la morale éternelle. Ce qui manque à la moi^{*}ale d'Agrippine[^] selon la constitution du vieux drame, c'est la rému-

nération de la vertu. Le personnage vertueux n'y est nuUe part, car on n^{*}au[^]it su où le prendre, et si Tintérêt s'y portoit sur quoiqu'un, ce seroit sur Câlignula. Pourquoi pas? Dans les tyrannies mcmarchiques ou populaires, ceux qui vengent le genre humain des méchants, ce s(mt les médians. La providence n'aliène jamais complètement ses droits sur le crime ; elle les fait seulement exercer pap qui lui convient.

L'ouvrage le plus connu de Cyrano, c'est le Pédant joué, qm ne vaut pas mieux comme comédie qa*Agrippine comme tragédie, mais dans lequel il y a de la gaieté, de Tori[^]alité, du sel acre d'Âristo{diane, du brio de Machiavd ot de Fir[^]izuola, des intentkms comiques pour dix comédies. Il y a des gens qui aiment mieux l'avoir fait que tout le théâtre de M. Nivelle de la Chaussée, et Molière seroit peut-être de ces gens-là, car il y a puisé à pleines mains.

Il disoit fort convenablement pour s'ex-

cuser : Je prends mon bien où je le trouve :

mais ce n'est pas un petit éloge pour Cyrano que d'avoir dérobé Mdière à Taverne.

La comédie Française , du temps de Cyrano, n'étoit qu'un imbroglio à Taverne ou à l'espagnole.

Depuis Patelin et quelques excellentes farces tout-à-fait oubliées de la fin du xv^e siècle, elle avoit irréparablement perdu le type original de notre littérature. Nous avons pris à nos voisins de par delà les Alpes et de par delà les Pyrénées ces figures de conventions qu'on appelle des masques ^ et qui sont admirablement inventées, à dire vrai, pour individualiser un caractère.

Notre esprit , porté à la diffusion en tout , repousse maintenant cette tradition, et c'est tant pis pour l'art. Je répète , au reste , qu'elle étoit d'emprunt dans notre théâtre, où nous n'avons jamais osé être nous. La révolution seule nous a rendu quelques uns de ces caractères pris dans

«ne nature locale et vraie , et qui deviennent promptement populaires, parce que c'est le peuple qui les a fournis. D y a bien plus de mérite et d'esprit de comédie qu'on ne s' imagine dans les Angot, les Jocrisse et les Roussel.

Cyrano arrivoit, bon gré mal gré , à l'époque d'imitation. Nous avons le docteur et le capitaine, c'est-à-dire un pédagogue bourré de latin et un fanfaron qui se meurt de peur. Il les prit et les exagéra, selon sa coutume. Personne n'avoit plus à sa droite que lui de se moquer des faux savants et des faux braves.

Molière ne put se soustraire lui-même à l'influence de cette habitude du public. Il laissa de côté l'homme aux rodomontades, qui étoit passé de mode; mais il garda le badbacole avec son étalage d'Âristote et de Gicéron, de Clénard et de Despautère. Celui-là vivoit encore et ne vécut pas longtemps. Le poète avoit porté là son génie.

qui ne prenoît jamais un ridicule à partie sans le tuer. Les philosophes du Marmge forcé sont de la bonne comédie. M. Bobinet de la comtesse (t Escarbagnas n'est point une charge, c'est un portmt.Xe Pédant de Cyrano n'est qu'un pédant mascpte, un pédant concret» comme le doct^or des bouffons, comme: le Roviim de ta Trinuzzia, comme le Mam][)hurius du Candelaio , ccHume le lfêta{diraste du Dépit amoutnemx.

Ce seroit un personnage fort ennuyi^ix m-)oui!d'bui » quoique les mb& {Hnésomptuaux qui OQuyr^rt lew nullité 3ou^ un tû^ étalage de science ne manqua^it pas j^biâ qiii'jalors(mais Us s'occupent d'autre chose et ne payant pas le latin.

Um £rat cb^f^her dans te Pédant joué que ce dont îe p^rlois tout à l'heitfe, d'ei^eelteotos ibteQitiop& oômîques semées ë^yoc piit)ftiwm, et qui débordent, pour ainsi dii*e» de)toufee cette f(dle «on^fiosition d'un es^At i^a^ niéthode et presque i^aos goût. Les

deux scêties<iue Mdière a transportées avec toute Faudace d'un larcin littéral, dans les Fourberies de Scapin, sont connues de tout le monde ; mais il lest bon de remarquer que Molière n'en a pas beaucoiqp dé meilleures. Tant que la langue Françoisie subsistera, on se souviendra de ce proverbe en action, si heureusement inventé, et répété avec tant de tact et de finesse : Que diable

allait-U faire dans cette galère ? — En général , l'homme qui donne un proverbe au peuple a fait preuve de génie. Une pareille sympathie d'esprit avec une nation entière n'est jamais du fait d'un écrivain médiocre.. Je ne parle pas ici du trait bien exprimé qui se ^ve dans la mémoire des g^is d'esprit, et qui ne prouve quelquefois que de Tei^rit. Ciresaet, qui n'av<>»t pas autre chose, abonda en proveites de ce genre ; m^ <^elui qui passe 4e fomiUe en famille et de génération en génération, toujours clair et toujours {ttiésent, émaod d'une

sorte de puissance. J'ai connu tel auteur , dont je ne livrerai pas aujourd'hui le nom à nos sottises haines politiques S à qui Molière auroit pris aussi de bonnes scènes, et qui a laissé deux ou trois phrases-proverbes plus durables que je ne sais combien d'inunortalités littéraires qui surgissent tous les matins des journaux. Cette observation est fort éjHsodique dans mon chapitre , mais elle revient naturellement à une idée sur laquelle je n'insisterai jamais assez : les lettres ont leur fortune, et les réputations leur fatalité.

Une comédie qui a fourni deux scènes à Molière étoit digne d'en fournir à bien d'autres. Il y en a une charmante, celle où Chariot, écolier amoureux, est pressé par son père d'oublier sa passion, et de faire le voyage de Venise, et où, retenu, d'un côté, par le sentiment qui l'enchaîne à Paris, de

* Pourquoi pas? G'étoit Martinville.

Vautre par la crainte des cuistres armés de cordes et de férules qui le menacent, il témoigne tour à tour, selon le danger qui le presse, la résolution la plus foimelle ou de rester ou de partir, tandis que son interlocuteur passe , suivant les mêmes alterna-

tives, de la tendresse du père à la rigueur du pédant. Cela est délicieux; et si personne n'a pris celle-là, il faut la pi*endre. Dans un auteur qui n'est pas arrivé à temps pour faire la bonne comédie, c'est nécessité de se contenter des détails. Voilà des scènes, je pense. Quand au mot comique, il est partout. Pierre Paquier, qui est le premier cuistre du Pédant et le bouffon de la pièce, a une foule de ces reparties plaisantes dont la naïveté, pour être quelquefois un peu gourmée, conune il sied à un honmie de collège, n'en devient que plus risible. Ainsi, quand le capitain se flatte burlesquement d'avoir anéanti tous les dieux de la mythologie : c Domine, >

s'écrie Paquier, < ce fut assurément en ce

< tans-là que les oracles cessèrent! » :

Veut*il consoler son mi^tre? c La, la, este pérez en Dieu, » lui dit-il ; c il vous asc sistera ! il assiste Uen les AUemands, qui € ne sont pas de ce pays-ci. > — Veut-îl décider Chariot à partir pour Venise ? c Et c pourquoi faire sur mer? » dit Chariot...

< ProbaMement pour voir la campagne, > répond Paquier. c Tenez, monsieur, > ajoute-t-fl, c je vais gager chapeau de cocu, c qui est un des vieux de votre père, que c vous n'avez jamais vu la m^ que dans c une hitftre à Fécaille. Pour moi, j'ai vu

< les Bons-Hommes, ChaiUot, SainM^Ioud,

< Vaugirard; mais je n'y remarquai pas c gran(\'chose, parce que les murailles c m'empéchoient. » Cette gofferie a été souvent répétée depuis. — L'intrigant de la pièce effraie le pédant par une fausse apparition, où il étale tous les rôles qu'il a joués dans les histoires de la démcmologie,

« V(Mlà un démon, > dit Pierre Paquier , c qui n'a pas eu tonte sa vie les mains € dans ses pochettes; mais ce doit être un « diable femelle, puisqu'il a tant de ca- « quet. 9 — Je ne sais plus où j'ai re^ trouvé , mais j'ai retrouvé quelque part ce trait de Paquier à Chariot ivre^ qui le prend pour un recors : c Je ne suis pas re- < cors, monsieur, je suis honrnée de bien. »

On en citeroit vingt autres, et tout cela peut n'être pas fort gai à citer ; mais en situation, il n'y a rien de meilleur, et je n'^ pas* choisi. J'avois seulement besoin d'expliquer une inducti(m qui ne fait pas peu d'honneur à Cyrano. Si Pierre Paquier n'est pas le type du Pierrot de nos théâtres de la foire et du boulevard, il en est au moins la première et la meilleure expression écrite. Les persomiages antérieurs de la même nature, comme Tabarin, ne sont que des bouffons obscènes , chargés d'une érudition grotesque. Pierrot Paquier est

100 GYRAIfO DE BERGERAC.

rhomme uaïf et naïvement malicieux, qui ne s'étonne pas plus de Textraordinaire que du commun, parce qu'une teinture accidentelle de la science lui a fait confondre l'un et Tautre, mais qui est porté à les saisir tous deux sous leur côté ridicule, parce que c'est celui qu'il comprend le mieux. Si nous devons Pierrot à Cyrano, Pierrot, rhonmie du peuple grossièrement dégourdi.

Pierrot insouciant du bien et du mal , par principe et par éducation, mais musard, gommand, narquois, ribleur par occasioa, et volontiers prêt à mal faire, nous lui avons plus d'obligations qu'on ne l'imagine ordinairement, quand on sait qu'on lui en a quelques unes ; et ce ne sermt pas sans regret que je me détromperois de cette idée. Pierrot est une création immortelle.

Mais une création de Cyrano, qui ne le cède pas à celle-là, c'est Mathieu Gareau , le paysan du Pédant. U n'est peut-être pas exactemet> , ^ • ;ue le Pédant soit la pre-

CYRANO DE BERGERAC. f 01

mière pièce de théâtre où Ton ait fait parler le patois à un homme de village ; mais il est certain qu'il n'existoit point d^autre exemple alors de cette heureuse liberté dans un ouvrage régulier. Molière s'empara de ce moyen, dont Regnard. Dancourt et Marivaux ont presque fait abus. Ce que tous les imitateurs n'ont pas retrouvé , c'est le bon sens^ rustique, l'astuce campagne, l'instinct processif et tracassier, la persennmaHté brutale et méprisante de ce manant, qui est , avec tous ses défauts, le personnage raisonnable de la pièce. Mille auteurs dramatiques ont patoisé depuis, mais le paysan , c'est Cyrano qui l'a fait.

La Fontaine s'est souvenu de ce rôle chefd'œuvre dans son excellente fable du Gland et la Citrouille y et Chamfort a prouvé , dans son Gonmientaire, qu'il en étoit encore plus préoccupé que La Fontaine. Il appelle ce paysan Mathieu, circonstance que le fabuliste avoit omise ou néglitf.o* Cl \jmfort n'a

102 GYEANO DE BËRGÊHAC.

pas supposé qu'il y eût plus d'un Gareail dans le monde, et je crois qu'il a eu raison.

n n'y a probablement pas une pièce dans tout le vestiaire de Mathieu Gareau qui ne soit à préférer au lambeau que je vais en détacher. Mais ma prédilection pour ce passage a quelque motif secret, et je ne serois pas f&ché que le lecteur m'^argnât la peine

de l'expliquer. C'est la rencontre du paysan et du chevalier errant
:

Yartigué, dit Gareau, v'ia de ces mangeux de petits enfans ; la
vegne de la Cour-' tille, belle montre et peu de rapport.

CHASTEAUFORT

Où vas-tu, bonhomme?

GAREAU

Tout devant moi.

CHASTEAUFORT

Mais je te demande où va le chemin que tu suis.

Il ne va pas ; il ne bouge.

CHASTEAUFORT

Pauvre rustre ! ce n'est pas cela que je veux savoir ; je te de-
mande si tu as bien du chemin à faire aujourd'hui.

GAREAU

Nanaiu da ! je le trouverai tout £sdt.

CHASTEAUFORT

Quel docteur ! il en sait autant que son curé.

GAREAU

Aussi sis-je ; n'est^il pas bian curé qui n'a rien au ventre ?

A cet aplomb de gausserie proverbiale et de dérision aflfronteuse, qui méconnoît l'esprit d'observation du peintre et la vérité du portrait? C'est la touche fine et franche à la fois de Rabelais, de Cervantes et de Molière.

Je le crois bien, répondrez-vous ; mettez Dorante à la place de Chasteaufort, madame Jourdain à la place de Mathieu Gareau, et vous aurez une des scènes les plus caractéristiques et les plus plaisantes du Bourgeois gentilhomme.

G'étoit précisément ce que je voulois dire.

Je n'ai pas eu la prétention de compter tous les services que cette facétie du Pédant joué avoit rendus à la langue. On en trouvera bien qui m'échappent. Il ne faut que feuilleter. Ici c'est le germe d'une des bonnes scènes de Y Avare ; là c'est celle du souffleur des P/ai/eur⁵, dont les réticences comiques n'auront donné que la pdne de rimer. Ce qui est plus précieux encore pour nous autres amateurs de vieilleries philologiques, c'est ce trésor de locutions privées, d'idiotismes nationaux, de phraséologie populaire, qui lui assurent une place parmi les moûmens classiques de notre littérature. La Monnoye et tous les bons érudits

CYRANO DE BERGERAC. IOS

le citent souvent. L'Académie française ne s'en est pas occupée : elle avoit alors sur les bras toutes les beautés de Mirante et tous les défauts du Cid.

Un des ouvrages de Cyrano les plus connus par leur titre, c'est C Histoire comique des état et empire de la lune et du soleil.

La bibliographie est si incertaine sur la véritable date de composition des uns et des autres qu'il jseroit difficile de dire si celui-

ci a précédé ou suivi, dans l'ordre chronologique des productions de l'auteur, le Monde dans la lune de Wilkins, ou, pour mieux dire, la traduction qui en fut publiée par La Montagne, en 1653, époque où il est probable que Cyrano, vaincu par la maladie, ne lisoit et n'écrivait plus. On sait que les auteurs anglais n'étoient rien moins que familiers aux nôtres pendant le dix-septième siècle ; et il faut chercher long-temps pour trouver un livre de cette grande période d'années où Shakespeare lui-même

100 CYRANO DE BERGERAC.

soit nommé. Quoi qu'il en soit et que le Voyage dans la lune sût être, comme je le pense, un des essais de la jeunesse de l'auteur, ou qu'il ne soit venu, comme le dit Voltaire, qui a le privilège de dire tout ce qu'il veut que lorsque Cyrano étoit déjà mort, c'est une production remarquable par l'immense quantité de paradoxes physiques dont il contient ou le principe ou le développement. Si la partie romanesque n'en a rien de fort agréable la partie systématique en est au contraire fort romanesque. Les idées de l'auteur sur le sentiment des métaux, l'instinct des plantes, la raison des brutes, ses heureuses anticipations sur la découverte des aérostats, une foule de conjectures aussi piquantes, et auxquelles il ne faut ajouter aujourd'hui que le style badigeonné, marqué, brillante, poli, bruni et verni de la science, pour être rejointes avec éclat par des savans qui en tireroient certainement un parti plus avantageux, sinon au grand pro-

CYRANO de BERGERAC 107

fit de l'instruction et du bonheur publics, du moins dans l'intérêt très bien entendu de leur propre renommée et de leur propre forme, cette ingénieuse prévision d'un progrès inconnu

avoit certainement, en ce temps-là 9 quelque mérite de nouveauté.

C'est avec tout cela que M. de Fontenelle a fait les Mondes[^] le fameux livre des Mon' des, vous savez bien, dont on a tant parlé, dont on parle si peu, et dont on ne parlera plus, mais dont l'afféterie et la préciosité, pour me servir de l'expression de La Fontaine, étoient bien dignes de tout le succès qu'ils d>tinrent dans la société pour laquelle ils étoient écrits. Cyrano est , à mon avis, cent fois plus spirituel, jdus docte et plus profcMid ; mais il s'en faut bien qu'il soit aussi galant.

Je ne ferai pas longue mention des lettres de Cyrano, d'abord parce que je ne pense pas qu'il y ait attaché beaucoup d'importance, et puis parce qu'elles ne méritent;

pas qu'on y en attache beaucoup. C'est uir tribut d'extravagance payé à l'extrayagance du temps avec toute la luxuriante prodigalité de l'écrivain ; un fatras d'hyperboles , de conceiti , de saillies à éblouir , capable de faire le désespoir de quiconque met sa gloire à écrire des riens, mais qui ne valoit généralement pas la peine d'être écrit. Représentez-vous Balzac débarrassé de son cothurne romain, et jouant en habile homme avec la marotte de Triboulet. Il y a cependant ndUe choses à y prendre pour l'étude du langage, et mille choses à y remarquer pour la verve de l'imagination et la profondeur de k pensée. La lettre sur les sorciers, que l'on brûloit encore cinquante ans après, me parott un des modèles les plus parfaits de la discussion philosophique, et elle étoit composée en face des fanatiques de Loudun. Je n'ai pas le droit de me mcHitrer difficile sur le choix de la place que j'occuperai dans la mémoire des hom-

mes, mais j'aimerois mieux^ au talent près du style, léguer à la postérité ce généreux et solide plaidoyer pour l'innocence et le malheur que les Pruvinciales du grand Pascal. La postérité s'inquiétera bien des propositions de Jansénius et de la dispute de Port-Royal avec les jésuites !

Il semble qu'un homme qui a ouvert tant de voies au talent , et qui est allé si avant lui-même dans toutes les voies qu'il a ouvertes, devrait avoir laissé un beau nom dans une littérature. Or demandez, s'il vous plaît, ce que vaut en France le nom littéraire de Cyrano.

Il y avoit une fois un cheval de bois qui porta dans ses flancs tous les conquérans d'Ilium, et qui n'eut point de part au triomphe. Ceci commence comme un conte de fée, et cependant c'est une histoire.

Pauvre cheval de bois! pauvre Cyrano!

Que si notre Cyrano avoit fait valoir, au prix de son indépendance et de son carac-

110 GYIFARO DE BERGEHAG.

tère 9 la tutelle obligeante de M. le duc d'Ârpajon, ou de M. le maréchal de Gassiou, et fréquenté sous leurs auspices quelque bureau de pédans favorisé de la clientèle d'un grand seigneur, ou avantageusement noté dans la plate gazette de Loret ;

S'il avoit , l'infortuné ! doté de quelque vers d'Agrippine la boutique des cinq auteurs et l'atelier tragique du cardinal ;

S'il ayoit seulement résumé son génie dans le sonnet sans défaut, qui vaut un long poème, et jeté une seconde pomme de dis*

corde entre les Uranins et les Jd:)elins ; • S'ilayoit dépensé son entraînante gaieté à distraire , comme Bois-Robert , les veilles moroses d'un tyran cacochyme, ou son mérite éminent de versification , comme Golletet, à dépeindre en six vers descriptifs, * au modeste prix de dix pistoles clmcun ,

La cane barbotant dans la bourbe de l'eau;

Que dis-je? hélas! s'il av(»t gardé le \$t-

lence prudent de Conrart, ou s'il avoit épanché du moins les flots de sa verve abondante au milieu d'un auditoire moins nombreux que celui de Gassaigne , mais un peu frotté de bel esprit et bien accrédité en cour;

Alors il auroit pu vieillir doucement, dignement, plein de jours, choyé, prôné. • pensionné ,

Coiffé d'un choc bien raffiné, Et revêtu d'un doyenné.

n mourut de chagrin^ de misère, et peutâtre de faim, à Tâge où le génie achève à peine de mesurer ses forces et de comprendre la hauteur à laquelle son essor peut s'élever. Pourquoi tenter aussi la carrière des lettres , quand on a le malheur d'y porter un caractère qui ne sympathise pas avec le monde , et ime liberté d'ame incapable de jsouplesse?

Que diable allùit4l faire dans cette galère ?

Pauvre Cyrano !

^ .4 < n ^] Ji_

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/bonaventuredspeoonodigoog>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.